

je vous assure qu'aux cieux leurs anges voient toujours la face de mon Père céleste¹. »

« A qui scandaliserait un de ces petits enfants QUI CROIENT EN MOI, mieux vaudrait qu'on le jetât dans la mer². »

Il les assimile à ses disciples jusque dans les devoirs qu'on a envers eux :

« Il prit un petit enfant, le mit au milieu d'eux, et, après l'avoir embrassé, leur dit :

« Quiconque accueille un de ces petits enfants en mon nom, m'accueille ; ce n'est pas moi que l'on accueille, quand on le fait, mais celui qui m'a envoyé³. »

« La volonté de mon Père qui est aux cieux est qu'aucun de ces petits ne périsse⁴. »

Son affection pour les croyants dominait ses haines de race. Il venait de guérir dix (?) malades atteints d'une affection de la peau.

« Un d'eux, se voyant guéri, revint glorifier Élohim à haute voix ; il tomba sur la face aux pieds de Ieschou, lui rendant grâces. Or il était Samaritain. Alors Ieschou prit la parole en ces termes :

« Les dix n'ont-ils pas été purifiés ? Où donc sont les neuf autres ? Il n'y a eu pour venir glorifier Élohim (Élohim en moi) que cet étranger. »

Et, s'adressant à celui-ci :

« Lève-toi, lui dit-il, et t'en va ; ta foi t'a sauvé⁵ ! »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVIII.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.

4. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVII.

5. Évangile de Lucas, XVII.

II

Ieschou bar-Iossef et les dociles.

Son affection pour ses disciples était d'autant plus grande qu'ils étaient plus obéissants :

« *Qui vient à moi, ÉCOUTE MES PAROLES ET LES MET EN ACTE, je vous montrerai à qui il ressemble. Il ressemble à un homme qui, bâtissant une maison, aura foui et creusé et posé le fondement sur le roc ; s'il survient une inondation, le torrent se précipite contre la maison, mais sans l'ébranler, car elle est bâtie sur la roche¹.* »

C'est ne point l'aimer que ne point lui obéir :

« *QUI POSSÈDE MES COMMANDEMENTS ET LES GARDE, VOILA CELUI QUI M'AIME ; ET CELUI QUI SERA AIMÉ DE MON PÈRE ; MOI AUSSI JE L'AIMERAI et me révélerai à lui... Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons vers lui. Chez lui-même nous établirons notre séjour. Qui ne m'aime pas ne garde pas ma parole².* »

« *Comme le Père m'a aimé, ainsi vous aimé-je ; demeurez en mon amour. SI VOUS GARDEZ MES COMMANDEMENTS, VOUS DEMEUREZ EN MON AMOUR, de même que j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure en son amour. Je vous ai ainsi parlé, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. VOUS ÊTES MES AMIS SI VOUS FAITES TOUT CE QUE JE VOUS ORDONNE³.* »

1. Évangile de Lucas, VI.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIV.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XV.

On lit dans la Seconde épître aux Corinthiens :

« Le Seigneur nous a dit : « Si vous n'étiez réunis avec moi, dans mon

« Quel est donc le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi à la tête de ses gens pour leur distribuer, en temps convenable, la nourriture ? Heureux ce serviteur-là que son maître trouvera en cette occupation quand il paraîtra ! En vérité, je vous dis qu'il le mettra à la tête de tout son avoir³. »

« Il en est comme d'un homme (Ieschou), lequel, avant de partir, manda ses serviteurs (les apôtres) et leur confia ses biens. A l'un il donna cinq talents, à l'autre deux et à l'autre un seul, à chacun selon sa portée, et puis se mit en route. Or celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla en trafiquer et leur fit produire cinq autres talents. De même l'homme aux deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui en avait reçu un sortit l'enfouir en terre, et cacha l'argent de son seigneur.

« Or, longtemps après, revint le maître de ces gens-là, lequel fit compte avec eux. Se présentant, l'homme chargé de cinq talents en apporta cinq autres, disant : « Maître, tu m'as commis cinq talents, voici que j'en ai encore gagné cinq autres. » Et son seigneur lui répondit : « Bien ! bon et loyal serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre en la joie de ton maître. »

« Puis, se présentant, l'homme chargé de deux talents dit : « Maître, tu m'as commis deux talents, voici que j'en ai gagné deux autres. » Et son seigneur lui répondit : « Bien ! bon et loyal serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre en la joie de ton maître¹. »

sein, et si vous n'observiez pas mes commandements, je vous rejetterais et je vous dirais : « Éloignez-vous de moi, je ne sais d'où vous êtes ouvriers d'iniquité ! »

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXV.

III

Ieschou bar-Iossef et les serviabiles.

Il aimait surtout qui le servait ou qui servait ses disciples.

« *Quelqu'un me veut-il servir? Qu'il me suive! Et là où je suis sera aussi mon serviteur; ET A QUI ME SERVIRA MON PÈRE LUI DONNERA HONNEUR* ¹. »

« *Heureux les serviteurs qu'à sa venue le maître trouvera veillant! En vérité je vous dis que, se ceignant lui-même, il les fera mettre à table et s'avancera pour les servir. Qu'il survienne à la seconde veille ou à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux sont-ils* ²! »

Un jour qu'il était attablé chez Schiméön le parousch, une pécheresse lui mouilla les pieds de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa et les oignit d'une huile parfumée. Il dit alors à son hôte :

« *Vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta maison et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds; mais CELLE-CI A DE SES LARMES TREMPÉ MES PIEDS ET LES A ESSUYÉS DE SES CHEVEUX. Tu ne m'as point donné de baiser; mais ELLE, DEPUIS SON ENTRÉE, N'A CESSÉ DE BAISER MES PIEDS. D'huile tu n'as point oint ma tête; MAIS ELLE M'A OINT LES PIEDS DE MYRRHE. AUSSI, JE L'ASSURE, SES PÉCHÉS, QUI SONT NOMBREUX, LUI SERONT PARDONNÉS, car elle a beaucoup aimé (moi). A qui il est peu remis, celui-là aime peu.* »

Puis, s'adressant à la femme :

« *Tes péchés te sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée; pars en paix* ³! »

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

2. Évangile de Lucas, XII.

3. Évangile de Lucas, VII.

Une scène presque identique eut lieu à Béthania. Une femme répandit sur sa tête un parfum précieux.

« *Ce dont quelques-uns, indignés en eux-mêmes, se mirent à dire :*

« *A quoi bon la perte de ce nard ? On le pouvait vendre plus de trois cents deniers et donner le prix aux pauvres ? »*

Et ils tancèrent la femme.

Mais Ieschou dit :

« *Laissez-là ! Pourquoi lui causez-vous du chagrin ? Elle a fait un acte excellent A MON ENDROIT. Vous aurez en effet avec vous toujours des pauvres, auxquels à votre volonté vous pourrez faire du bien ; MAIS MOI VOUS NE M'AUREZ PAS TOUJOURS. Cette femme a fait ce qu'elle pouvait ; elle a anticipé d'oindre mon corps pour la sépulture. En vérité, je vous dis que partout où sera prêché cet évangile, par le monde entier¹, cela aussi qu'elle a accompli sera raconté en souvenir d'elle². »*

IV

Ieschou bar-Iossef et les aimants.

Il ne suffisait pas de le croire, de lui obéir et de le servir. Il fallait encore l'aimer sans partage.

« *QUI AIME PÈRE OU MÈRE PLUS QUE MOI, ose-t-il dire, N'EST PAS DIGNE DE MOI³ ! »*

Il ordonne aux gens d'abandonner, pour le suivre, père, mère, frères, sœurs, femme et enfants, de laisser même, au besoin, leur père sans sépulture :

1. « *Par le monde entier* » est probablement une addition de copiste.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.*

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia, X.*

« *Suis-moi !* » dit-il un jour à un de ses auditeurs.

Mais celui-ci répondit :

« *Permetts-moi d'aller d'abord enterrer mon père.* »

« *Laisse, lui dit-il, les morts (ceux qui, n'étant point ses disciples, ne jouiront point de la vie éternelle) enterrer leurs morts, mais toi, va-t'en annoncer le Royaume d'Élohim¹.* »

Et, cyniquement, il promet de récompenser ces actes inhumains :

« *QUICONQUE AURA QUITTÉ, A CAUSE DE MON NOM, MAISON, OU FRÈRES, OU SOEURS, OU MÈRE, OU FEMME, OU ENFANTS; EN RECEVRA CENT FOIS AUTANT ET AURA EN POSSESSION LA VIE ÉTERNELLE².* »

Ce n'est pas assez. Pour être sûr qu'on n'aime que lui, il exige qu'on haïsse les siens et qu'on se haïsse soi-même, ordre monstrueux qui est encore suivi à la lettre par les demi-fous de nos monastères :

« *SI QUELQU'UN VIENT VERS MOI ET NE HAIT NI SON PÈRE, NI SA MÈRE, NI SA FEMME, NI SES ENFANTS, NI SES FRÈRES ET SES SOEURS, NI LUI-MÊME, IL NE PEUT ÊTRE MON DISCIPLE !³* »

« *Estimez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais plutôt la discorde ; car désormais cinq dans la même maison seront divisés, trois contre deux et deux contre trois ; le père sera en discorde avec le fils et le fils avec le père, la mère avec la fille et la fille avec la mère, la belle-mère avec la bru et la bru avec la belle-mère³.* » « *Et les ennemis de l'homme, ce seront les gens de sa maison⁴.* »

1. Évangile de Lucas, IX.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIX.

3. Évangile de Lucas, XII.

4. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

« *Rassemblant vers lui la foule avec ses disciples, il leur dit :*

« *QUICONQUE VEUT VENIR APRÈS MOI, QU'IL RENONCE A LUI-MÊME CHARGE SA CROIX ET ME SUIVE!¹ Car qui voudra sauver son souffle le perdra; et QUI PERDRA SON SOUFFLE POUR MOI ET POUR L'ÉVANGILE², CELUI-LÀ SE SAUVERA. En effet, quel profit pour l'homme, s'il gagne l'univers entier et fait perte de sa vie³? »*

N'est-il pas surprenant qu'on ait attendu près de vingt siècles pour mettre en doute l'équilibre intellectuel d'un fils de charpentier qui émettait de telles prétentions. « Qu'est-il, s'écrie un exégète protestant, celui qui se présente aux hommes comme l'objet suprême de leur amour auquel ils doivent tout sacrifier jusqu'à leur vie même? Celui qui parle ainsi est Dieu, ou bien il blasphème en se mettant à la place de Dieu⁴. »

Il ne blasphème pas, le malheureux, il délire, il délire éperdument. Et s'il est une chose merveilleuse, une chose plus merveilleuse que le triomphe du christianisme après Anaxogoras et Lucrétius, c'est que, cent ans après Esquirol, je sois à peu près le seul à m'en apercevoir !

V

L'altruisme chez Ieschou bar-Iossef.

Si l'autophilie est l'affection prédominante des mégalothéomanes, il faut reconnaître qu'elle n'est point la seule.

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia, X.*

2. « *Et pour l'évangile* » n'existe pas dans l'*Évangile de Lucas*.

3. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.*

4. Bonnet. *Évangiles de Maltheu, Marc et Luc*. Lausanne, Bridel, 1904, p. 194.

Ces aliénés sont capables d'altruisme, non point de cet altruisme de cour qu'Helvétius et La Rochefoucauld nous ont décrit et qui n'est qu'un égoïsme ingénieux, mais d'un altruisme pur. Guillaume Monod était plein de charité, et j'ai observé, à l'asile de Ville-Évrard, un « fils de Dieu » qui était un dieu d'amour. Maurice Legrain a pu écrire au sujet de ce malade : « Il englobe dans une touchante affection les pauvres, les miséreux ; il n'a pas assez de souffrances, il s'apitoie sur celles de ses pareils et se les approprie. Un sentiment de dévouement, d'abnégation, de sacrifice naît de tout cela, et c'est vraiment une chose curieuse de voir sortir d'une profonde mélancolie un altruisme débordant¹. »

Eh bien, à certaines heures de richesse énergétique, cet altruisme débordant, ce luxe des faibles, des tuberculeux, des mystiques et des théomanes, nous le retrouvons chez Ieschou bar-Iossef.

I. Au sortir de Hiérichus, deux aveugles lui crient :

« Seigneur, aie pitié de nous, fils de David ! »

Ieschou, s'arrêtant, les appela et leur dit :

« Que voulez-vous que je vous fasse ? »

Ils répondirent :

« Seigneur, que nos yeux soient ouverts ! »

Sur ce, Ieschou, ÉMU DE COMPASSION, toucha leurs yeux, lesquels aussitôt recouvrèrent la vue, et les deux hommes le suivirent³. »

II. « Un lépreux s'approcha de Ieschou, le sollicitant et se prosternant avec ces mots :

« Si tu le veux, tu peux me rendre net. »

1. Maurice Legrain. *Éléments de médecine mentale appliquée à l'étude du droit*. Paris, Rousseau, 1906, pp. 118-122.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XX.

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XV.

ÉMU DE COMPASSION, *Ieschou étendit la main, et le toucha en disant :*

« *Je le veux, soit net !* »

III. « *Ieschou, étant sorti, aperçut une grande foule et, à son endroit, fut ÉMU DE COMPASSION de ce qu'ils étaient comme des moutons sans berger ; et il se mit à les enseigner².* »

IV. « *En ces jours-là, comme la multitude était immense et qu'elle n'avait rien à manger, il appela les disciples et leur dit :*

« *JE SUIS PRIS DE COMPASSION à l'endroit de cette foule, car il y a déjà trois jours qu'ils ne bougent d'auprès de moi, et n'ont de quoi manger. Si je les renvoie à jeun dans leurs maisons, ils défailliront en route, car beaucoup sont venus de loin³.* »

Son affectivité suivait les fluctuations de son délire.

Un jour il repousse l'épithète de bon qu'on veut lui appliquer :

« *Pourquoi m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon qu'Élohim seul⁴.* »

Un autre jour il se proclame débonnaire :

« *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et JE VOUS SOULAGERAI. Prenez mon joug sur vous et laissez-vous instruire de ma part ; je suis en effet DÉBONNAIRE et humble de cœur, et vous trouverez repos à vos âmes ; mon joug est aisé et léger mon fardeau⁵.* »

V. Il se montre pitoyable à l'égard des femmes, qui trop

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, I.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.

5. Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.

souvent, dans le monde juif, étaient traitées en esclaves, et cette pitié, qui imprègne deux pages des évangiles, a plus fait pour le succès de la religion chrétienne que toutes les prédications.

Les pérouschim lui demandèrent, le tentant :

« Est-il permis à un homme de répudier sa femme ? »

— « Que vous a prescrit Mosché ? » répondit Ieschou.

— « Mosché a permis, répliquèrent-ils, d'écrire une lettre de divorce et de répudier . »

— « C'est à cause, répondit Ieschou, de la DURETÉ DE VOTRE COEUR qu'il vous a dicté ce commandement. Mais, au début de la création, Élohim les fit mâle et femelle. Aussi l'homme doit-il délaisser son père et sa mère pour s'adjoindre à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. De la sorte ne seront-ils plus deux, mais un même corps. Donc ce qu'Élohim a joint, que l'homme ne le sépare pas¹ ! »

VI. Une autre fois, « les pérouschim et les sophérim lui amenèrent une femme surprise en adultère ; et, après l'avoir placée au milieu, ils dirent à Ieschou :

« Rabbi, cette femme-ci a été prise sur le fait, commettant l'adultère. Or, dans la thora, Mosché nous a recommandé de lapider de telles coupables. Toi donc, qu'en dis-tu ? »

Ils parlaient ainsi pour le tenter, afin d'avoir de quoi l'accuser. Cependant Ieschou, s'étant baissé, se mit à écrire du doigt sur le sol.

Et comme ils continuaient de l'interroger, Ieschou, se redressant, leur dit :

« Qui de vous est sans péché lui jette la première une pierre ! »

« Et, de nouveau s'étant baissé, il écrivit sur le sol. »

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.

Pérouschim et sophérim n'insistèrent pas et s'en allèrent.

« *Se relevant et ne voyant plus que la femme, Ieschou lui dit :*

« *Femme, où sont ceux-là qui t'accusaient ? Aucun ne t'a-t-il condamnée ?* »

— « *Aucun, rabbi* », répondit-elle.

— « *Moi non plus, reprit Ieschou, je ne te condamne point ; va, et ne pêche plus¹ !* »

VII. A Naïn, voyant une veuve suivre le convoi de son fils unique, il

« *EN EUT PITIÉ² et lui dit :*

« *Ne pleure point³ !* »

VIII. Il reproche aux sophérim de « *dévoré les maisons des veuves⁴* » et il est plein de compassion pour les pauvres.

C'est à eux qu'il apporte la « *bonne nouvelle⁵* » ; c'est à eux surtout, c'est au misérable Éléazar qu'il réserve le Royaume des Cieux, tandis qu'il plonge les riches dans le Guê-Hinnom⁶.

« *Levant les yeux vers ses disciples, Ieschou leur dit :*
« *Heureux vous, pauvres, car le royaume d'Élohim est proche ! Heureux vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés ! Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez ! Heureux serez-vous quand les hommes vous haïront, vous excommuniant et vous couvrant d'outrages, et rejetant votre nom comme mauvais à cause du Fils de*

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VIII.

2. ἐσπλαγνίσθη.

3. Évangile de Lucas, VII.

4. Évangile de Lucas, XX.

5. Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.

6. Évangile de Lucas, XVI.

l'Homme ! Réjouissez-vous en ce jour-là et sautez de joie, car certes votre salaire sera grand au ciel¹ ! »

IX. Voici une anecdote charmante :

« Ieschou étant assis (dans l'Azarath naschim, au temple) vis-à-vis du tronc (une des schouferoth, troncs en forme de trompette qui se trouvaient dans cette cour) examinait de quelle façon la foule y mettait la monnaie de cuivre. Plusieurs riches y jetaient beaucoup. Vint une pauvre vieille, laquelle mit deux pites, qui font un quart d'as. Alors, appelant à lui ses disciples, Ieschou leur dit :

« En vérité je vous le déclare, elle a déposé plus au tronc que tous les autres ; car ceux-ci y ont mis de leur superflu ; celle-là, malgré sa pauvreté, a mis tout ce qu'elle avait, toute sa fortune². »

Dans tout cela, à vrai dire, il n'y a que des mouvements de pitié. Or la pitié se rencontre chez les égoïstes ; elle peut même être chez eux agissante, l'égoïste ne tendant, en calmant la douleur d'autrui, qu'à supprimer en lui-même le reflet de cette douleur. Toutefois, certaines des règles morales que le Fils de l'Homme préconise : l'amour du prochain (le prochain étant *devenu* pour lui tout homme capable de pitié et de dévouement), la bienfaisance envers ses ennemis et le pardon des offenses, tendent à prouver que l'altruisme n'était pas moins développé chez lui que chez Guillaume Monod ou chez le théo-
mane de Legrain.

Plusieurs fois il mit en pratique le pardon des offenses.

X. Un jour, se rendant à Hiérusalem, *« il dépêcha devant lui des messagers, lesquels, s'étant mis en route, entrèrent en une bourgade des Samaritains, pour préparer*

1. Évangile de Lucas, VI.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, XII.

un gîte à Ieschou, mais on ne voulut pas le recevoir, parce que son dessein était de se rendre à Hiérusalem¹. Voyant cela, ses disciples, Iaäkob et Iohanan, s'écrièrent :

« Veuille que nous disions au feu de descendre du ciel pour les consumer, comme fit Éliyahou ! »

Mais, se tournant de leur côté, il les réprimanda en ces termes :

« Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ! Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour perdre les vies des hommes, mais pour les sauver² ! »

XI. Enfin, pendant qu'on le crucifiait, il implorait le pardon de ses bourreaux :

« Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font³ ! »

Cet altruisme est d'autant plus frappant que Ieschou bar-Iossef manifestait, en d'autres occasions, des haines sans merci. Il y a là un contraste qui se retrouve chez ces mystiques de la politique qu'on appelle « les propagandistes par le fait ». J'en citerai trois exemples :

I. L'anarchiste Spies, qui gagnait dix-neuf francs par semaine, en donnait deux à un ami malade. Il secourut un homme qui l'avait insulté.

II. L'anarchiste Pallas ayant été, à la suite d'un naufrage, recueilli sur une île déserte par un navire qui passait, se jeta à la mer pour obliger le capitaine à attendre un autre naufragé qui tardait à venir.

III. L'anarchiste Caserio pleurait en pensant au sort de ses compagnons de misère en Lombardie⁴.

1. Les Samaritains, qui adoraient Iahvé sur le mont Garizim, refusaient l'hospitalité aux Juifs, qui se rendaient en pèlerinage au temple de Moria.

2. Évangile de Lucas, IX.

3. Évangile de Lucas, XXIII.

4. Lombroso. *Les anarchistes*. Paris, Flammarion, 1896.

VI

L'inversion sexuelle de Ieschou bar-Iossef.

L'inversion sexuelle est une anomalie de l'amour et l'amour est un des modes de la sociabilité.

La sociabilité est antérieure à l'intelligence humaine. Très développée chez certains mammifères (singe, antilope, castor), chez certains oiseaux (mouette, républicain, tisserin), chez certains poissons (hareng, sardine, ablette), chez certains insectes (abeille, guêpe, fourmi), elle existe aussi chez les mollusques, les spongiaires et les amibiens.

Renforcée dans les espèces supérieures par l'expérience et le raisonnement, elle n'en est pas moins un phénomène simple, élémentaire, comme l'attraction interastrale, l'aimentation, la cristallisation, l'affinité chimique. Elle n'est qu'un des modes de celle-ci. Aussi varie-t-elle avec la formule des bioprotéons en présence.

D'une composition chimique et d'une morphologie androgyne dans le sein de la mère, l'homme, jusqu'à l'âge de la puberté, jouit d'une sociabilité à peu près indifférente quant au sexe. Toutefois le petit garçon est attiré par les petits garçons plus que par les petites filles et, s'il se livre à l'onanisme mutuel, c'est avec les premiers plus souvent qu'avec les secondes.

Mais, au moment de la puberté, l'homme et la femme subissent une transformation chimique et, par suite, une transformation de leur sociabilité. Dès lors chaque sexe est attiré par le sexe de nom contraire.

La cause de cette modification est inconnue. Elle paraît n'être qu'un cas particulier de la loi de Serres, le résumé chez l'individu d'un chapitre de l'histoire de l'espèce.

Quoi qu'il en soit, chez certains sujets, issus de parents intoxiqués ou dégénérés, l'évolution chimique de la puberté

ne se produit pas. Devenus hommes, ils conservent la sociabilité des petits garçons et des peuplades sauvages (Néocalédoniens, Esquimaux, etc.), où l'homosexualité est fréquemment observée. Ce sont des arriérés au point de vue sexuel. Ces arriérés sont nombreux. On en compterait 1.800.000 en Allemagne, 68.000 en Hollande, de 1 à 5 pour 100 habitants, en Angleterre et aux États-Unis d'Amérique¹.

La crise de la puberté est due à l'apparition de sécrétions nouvelles.

D'après Keiffer, chaque groupe de tissus, chaque organe donnerait naissance « à une sécrétion interne génésique, dont l'action retentirait sur l'organisme en général et sur l'appareil reproducteur en particulier ». Cette sécrétion, excitant l'activité reproductrice, « éliminerait ses excréta par l'utérus chez la femelle, par la prostate chez le mâle² ».

J'accepte l'hypothèse de Keiffer, et j'attribue à l'action des produits génésiques polycellulaires sur les neurones affectifs cet état cénesthésique particulier, cette *faim sexuelle* qui, dans certaines conditions d'affinité chimique, devient élective et mérite ce nom d'amour.

Ces expressions populaires en parlant d'un être aimé: « Je l'ai dans le sang!, Je l'ai dans la peau! » sont profondément vraies. Nos femmes de science pourraient dire: « Je l'ai dans mes édifices moléculaires! » « La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, écrit La Rochefoucauld, est celle de la fièvre. Nous n'avons pas plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour la violence, soit pour la durée³. »

La faim sexuelle et l'amour sont si bien une affaire de

1. Havelock Ellis. *Aberrations sexuelles*. Revue de psychiatrie, octobre 1910.

2. Keiffer. *Essai de psychologie sexuelle générale*. Note présentée par Franck à la Société de biologie, le 3 janvier 1897.

Roux. *Physiologie de l'instinct sexuel*. Paris, 1899.

3. La Rochefoucauld. *Maximes*.

chimie organique, que l'odorat joue, dans le choix de l'objet destiné à les satisfaire, un rôle aussi considérable que dans le choix des substances destinées à nous nourrir. Schiff, ayant enlevé les nerfs olfactifs à des chiens nouveaux-nés, constata qu'ils ne pouvaient distinguer un mâle d'une femelle.

En dehors de la sécrétion polycellulaire de Keiffer, il se produit chez l'homme, au moment de la puberté, une sécrétion locale, riche en toxines enivrantes : la sécrétion testiculaire. Lorsque les vésicules séminales sont pleines, ces toxines sont résorbées et se répandent dans l'organisme. Il en résulte, d'une part un état cénesthésique particulier, distinct de la faim sexuelle, une *ivresse spermatique*, qui, chez certains dégénérés, non moins sensibles au sperme qu'à l'alcool, peut s'accompagner d'exaltation, de rêveries intenses, de délire, d'hallucinations ; d'autre part une excitation particulière des organes génitaux, qui est l'*appétit sexuel*.

La faim sexuelle consiste donc dans l'exaspération et la spécialisation chez l'adulte de la sociabilité ; l'appétit sexuel, pour l'homme, dans le besoin de vider ses vésicules séminales.

Antérieur à l'expérience de la volupté, l'appétit sexuel puise dans le souvenir de celle-ci et des circonstances qui l'ont fait naître, un stimulant qui fixe le procédé d'éjaculation.

Certains uranismes, certains fétichismes sont dus à l'association persistante d'une sensation sexuelle et d'une image concomitante dans un cerveau de dégénéré.

L'uranisme existe en germe chez beaucoup d'hommes. Il y a, chez nombre d'adultes, un petit garçon qui sommeille et que fait sursauter parfois l'appel de la nécessité. Si les fourmis mâles, privées de femelles, violent les ouvrières aux organes sexuels atrophiés¹, les hommes normaux, privés

de femmes, ne se fient pas toujours au jeu régulier des pollutions nocturnes. Les uns se livrent à l'onanisme, qui finit par entraîner la frigidity à l'égard du sexe opposé, les autres à l'amour homosexuel. Les directeurs d'internats, d'hôpitaux et de prisons, les officiers de terre et de mer apportent à cette affirmation l'appui de leur expérience.

Dans les corps d'épreuve de notre armée d'Afrique, les choses se passent comme le décrit Gustave Flaubert pour les armées carthagoises : « Le camp, pour la plupart, remplaçait la patrie : vivant sans famille, ils reportaient sur un compagnon leur besoin de tendresse, et l'on s'endormait côte à côte, sous le même manteau, à la clarté des étoiles... Il s'était formé d'étranges amours, unions obscènes, aussi sérieuses que des mariages, où le plus fort défendait le plus jeune au milieu des batailles, l'aidait à franchir les précipices, épongeait sur son front la sueur des fièvres, volait pour lui de la nourriture ; et l'autre, enfant ramassé sur le bord d'une route, payait ce dévouement par mille soins délicats et des complaisances d'épouse². »

Parmi les causes qui contribuèrent au développement de l'uranisme en Grèce, Meier mentionne la séparation rigoureuse des sexes. La même cause agit aujourd'hui dans les pays musulmans. La fréquence de l'homosexualité dans le clergé catholique est attribuée par Hoffmann et d'autres auteurs au célibat rituel. Toutefois Moll fait justement remarquer que la frigidity hétérosexuelle, qui souvent marche de pair avec l'homosexualité, est, dans la religion catholique, une des conditions de la vocation religieuse.

L'amour homosexuel résulte souvent d'une transforma-

1. Hubert.

2. Gustave Flaubert. *Salammbô*. Paris, Charpentier, 1907, p. 320.

tion de l'amitié. Cette transformation est bien décrite par le sujet de l'observation 94 de Krafft-Ebing :

« L'été de 1882, je fis la connaissance d'un collègue de l'Université, de six ans plus jeune que moi, et qui m'avait été recommandé par plusieurs jeunes gens, à moi et à d'autres personnes de ma connaissance. Bientôt j'éprouvais un intérêt profond pour ce jeune homme, qui était très beau, de formes bien proportionnées, de taille svelte et d'aspect bien portant. Après des relations de quelques semaines avec lui, cette amitié devint un sentiment intense et, plus tard, un amour passionné, entremêlé des tourments de la jalousie. Je m'aperçus bientôt que des mouvements sensuels se confondaient avec cette affection. Malgré ma ferme résolution de me contenir vis-à-vis de ce jeune homme, que j'estimais à cause de son excellent caractère, pourtant, une nuit, après force libations de bière, nous étions dans ma chambre, où nous vidions une bouteille de vin en l'honneur de notre amitié sincère et durable ; je succombai à l'envie de le presser contre moi, etc...¹. »

Dans les troupes d'hommes, les sujets qui succombent les premiers et contagionnent les autres sont des dégénérés. Il n'y en a pas moins une très grande différence, au point de vue mental, entre les pédérastes d'occasion et les pédérastes constitutionnels.

En effet l'homosexuel, vaniteux, mélancolique, morose, défiant, haineux, artiste ou poète à ses heures, prédisposé aux obsessions, aux idées de persécution, au vol, à l'exaltation religieuse, aux hallucinations, plus pudique que l'homme normal², d'une indifférence à l'égard de la femme en tant que femelle qui peut aller jusqu'au dégoût, jusqu'à l'horreur, inapte au coït vaginal, qui l'écœure et

1. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*. Paris, Maloine, 1895, p. 254.

2. Tarnowsky.

ne le satisfait point, l'homosexuel de naissance appartient, tels les impérateurs invertis¹, à la grande famille des psychopathes héréditaires.

Il porte le poids des intoxications et des involutions ancestrales. On constate fréquemment chez lui les stigmates physiques de la dégénérescence², la tuberculose³ la neurasthénie⁴, la folie lucide, la folie morale. Beaucoup versent dans le mysticisme ou la folie religieuse, comme il appert des cas suivants :

I. X., âgé de vingt-huit ans, appartient à une famille de dégénérés. Il est anémique et impressionnable. Il se masturbe depuis l'âge de douze ans. Sexuellement indifférent à l'égard des femmes, il se sent un grand attrait pour les hommes. A la vue d'un bel homme, il entre en érection et parfois éjacule.

Il répète fréquemment et non sans orgueil qu'il est « chrétien pratiquant ». Avant de consulter Savage, qui fournit l'observation, il avait demandé conseil à plusieurs prêtres⁴.

II. « Étant enfant, dit le sujet de l'observation 33 de Krafft-Ebing, je m'abandonnais à toutes sortes d'imaginations, les religieuses y compris⁵ ».

III. Le sujet de l'observation 36 avait des obsessions religieuses et voulait entrer au couvent⁶.

IV. X. a une hérédité chargée. Il présente les stigmates physiques et mentaux de la dégénérescence. Il fut élevé, de douze

1. Wiedeneister. *Der Cäsarwahnsinn des julisch claudischen imperatoren familie*. Hannover, 1875.

2. Dans un cas de Charcot et Magnan, l'élément étiologique était constitué par la grande différence d'âge entre le père et la mère (Charcot et Magnan. *Inversion du sens génital*. Archives de neurologie, 1882).

3. Krafft-Ebing, Charcot, Magnan, Blumentock, Kovolensky, Bourneville, Raoult, Gley, Tarnoswsky, Féré, Crocq, Stefanowski, Francesco de Veyga.

4. Henke.

5. The journal of mental science, octobre 1883.

6. Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, p. 432.

à dix-huit ans, dans un collège ecclésiastique puis dans un grand séminaire jusqu'à vingt-quatre ans; il fut alors ordonné prêtre.

Son caractère est timide. Il a peu de fréquentations, peu d'amis. Il est aussi charitable que l'était Ieschou bar-Iossef. Enfant, il relâchait les souris capturées dans la maison de son père : l'idée qu'on les donnerait aux chats le remplissait de pitié. Il est sujet à des colères violentes et brèves.

« Durant toute son existence, il profita des enfants avec lesquels son ministère le mit en contact »...

Son désir se portait toujours sur les garçons de moins de vingt ans, les « imberbes », les « éphèbes », disait-il. « C'était comme une impulsion; il éprouvait le besoin de les serrer contre lui, de les faire entrer en lui, pour ainsi dire, comme une femme peut désirer un homme. L'acte accompli, il n'éprouvait aucun remords ¹ ».

Donc les invertis de naissance sont des psychopathes héréditaires.

D'autre part, il résulte des recherches de Spassof que « presque toujours, on rencontre une anomalie sexuelle chez les aliénés ² ». Sur 195 d'entre eux, examinés à ce point de vue, 176, soit 90,5 pour 100 en présentaient une.

L'uranisme est fréquent dans la folie systématisée. D'après Sander, la pédérastie et les perversions sexuelles caractériseraient la forme originaire de cette vésanie ³.

A ce point de vue, la paranoïa religieuse, la folie de Ieschou bar-Iossef, mérite une mention spéciale.

« C'est surtout dans la paranoïa erotica et religiosa, dit Krafft-Ebing, que la vie sexuelle est amenée à un degré

1. Jacques Baruk, in Bulletin de la Société de médecine d'Angers, Séance du 5 avril 1911.

2. Spassof. *Contribution à l'étude de l'instinct sexuel et de ses transformations dans les maladies mentales*. Thèse de Toulouse, 1901.

3. Sander. *Ueber eine specielle Forme der primären Werrücktheit*, Archiv für Psychiatrie, 1868-1869, p. 387.

morbide, que même elle devient perverse dans certaines circonstances ¹. »

« La paranoïa religieuse porte, dans la plupart des cas, sur la sphère sexuelle; elle se manifeste par un instinct sexuel d'une violence morbide et d'une précocité anormale. Le libido trouve sa satisfaction dans la masturbation ou dans l'extase religieuse, dont l'objet peut être la personne d'un prêtre ou de certains saints ². »

On se figure généralement que les homosexuels sont avant tout des luxurieux. Il n'en est pas toujours ainsi. Beaucoup, certes, en raison de leur indifférence à l'égard des femmes, passent à tort pour des hommes chastes (tel ce Charles XII, roi de Suède, que les uranistes revendiquent comme étant des leurs) et cachent sous une apparence puritaine une lubricité extrême. Mais il en est d'autres qui ignorent complètement l'appétit sexuel ³.

L'amour platonique, cette forme pathologique de l'amour, existe chez les uranistes, avec son cortège d'abnégation, de dévouement et d'imaginations romanesques. Assurément il est rare; il tient d'ailleurs en partie au goût spécial de l'inverti pour l'homme normal, peu disposé à se prêter à ses fantaisies. Il n'en existe pas moins. Il est des uranistes vierges. Moll suppose même, non sans apparence de raison, qu'il est des uranistes sexuellement innocents.

V. Le sujet de l'observation 11 de Krafft-Ebing éprouva, dès l'âge de sept ans, « une sympathie étrange pour les hommes, notamment pour un colonel. A l'aspect de cet homme, il sentait comme un coup de poignard dans son cœur; il embrassait le sol où le colonel avait mis le pied. A l'âge de dix ans, il tombe amoureux d'un député du Reichstag. Plus tard encore, il s'en-

1. 2. Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*. Paris, Maloine, 1895, p. 498.
8. Näcke, Panizza, Aletrino;

flamrait pour des hommes, mais cet enthousiasme était purement platonique¹. »

VI. Le sujet de l'observation 122, qui rêvait comme Ieschou bar-Iossef de s'asseoir sur un trône, s'exprime en ces termes : « Je fus amoureux fou d'un très grand artiste dramatique, ensuite d'un employé d'une banque et d'un de mes amis, deux jeunes gens qui étaient loin d'être beaux et de porter sur les sens. Cet amour était purement platonique et m'entraînait parfois à faire des poésies enflammées². »

VII. Le sujet de l'observation 132 était également atteint d'homosexualité platonique. « L'amitié, l'accolade cordiale, un baiser lui suffisaient³. »

Il y a tous les degrés dans ce genre d'amour :

VIII. Un sujet, étudié par Antheaume et Parrot, Antonio, fut élevé religieusement. A neuf ans, il fut aimé par un prêtre et forma le projet d'entrer chez les Dominicains. Lorsqu'on lui rappelle cet incident de sa vie, il manifeste une pudeur quasi-féminine.

« A seize ans, dit-il lui-même, je fus pris d'une passion folle pour un jeune garçon de onze à douze ans. Je guettais son passage dans la rue, je pâlisais, ma gorge se serrait, mes jambes fléchissaient et il m'était impossible d'articuler une parole. Je prenais la fièvre, le désir m'assaillait et, seul, en pensant à lui, je m'excitais... J'aurais voulu le caresser, m'occuper de lui, le presser sur mon cœur, mais parfois à ce sentiment maternel et pur se mêlait une pointe de désir charnel... La société des jeunes filles ne m'attirait plus du tout alors. Je les traitais comme des camarades, et elles me répugnaient même si je pensais au rapprochement sexuel... J'aime les jeunes et beaux garçons ;... je suis plus pur en cet amour que tous les jeunes gens que je connais et qui sont tous coureurs de filles⁴. »

1. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 71.

2. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 388.

3. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis* p. 43.

4. Antheaume et Parrot. *Un cas d'inversion sexuelle*. *Annales médico-psychologiques*, 1905, t. I, p. 460.

IX. Lee Howard parle d'un homosexuel de trente ans que la vue d'un homme beau et fort mettait hors de lui-même. Il ne se mêlait à cet amour aucune idée de pédérastie, cette pratique lui inspirant le plus profond dégoût. Il ne souhaitait rien d'autre que de caresser et d'embrasser l'objet de son amour¹.

Quant à l'amour complet, son élément psychique n'est pas moins exalté chez l'homosexuel que chez l'hétérosexuel.

« L'amour de l'uraniste, dit Moll, revêt souvent une forme tout à fait excentrique ; jour et nuit, il pense à l'homme qu'il aime, il le suit pas à pas et l'assaille de déclarations et de demandes de rendez-vous.

« Une fois, en compagnie d'un agent de la sûreté, j'eus l'occasion d'observer un uraniste en train de regarder l'homme qu'il aimait : le bonheur de contempler la personne aimée se peignait sur son visage, tout comme chez l'homme qui regarde la femme qu'il adore, peut-être même avec plus de force. L'amour rendra l'uraniste capable des plus grands sacrifices pour l'homme aimé, et c'est sous ce rapport que l'amour de l'uraniste a pu être comparé à l'amour de la femme pour l'homme. De même que l'amour de la femme est plus puissant et plus désintéressé que l'amour de l'homme, de même l'amour de l'uraniste serait, d'après Ulrichs, supérieur sous ce rapport à celui que peut éprouver l'homme normal.

« Quelquefois l'amour de l'uraniste va jusqu'au sacrifice de sa personne ; le malheureux ne peut résister ni aux désirs, ni aux exigences de la personne aimée et devient souvent un simple instrument entre les mains de celle-ci, tout comme, dans l'amour entre l'homme et la femme, un des deux est quelquefois réduit au rôle d'esclave². »

1. Lee Howard. *Hermaphrodisme psychique*. The alienist and neurologist, avril 1897.

2. Moll. *Les perversions de l'instinct génital*. Paris, Carré, 1893, p. 114.

X. Le sujet de l'observation 112 de Krafft-Ebing s'exprime en ces termes : « Ce temps que j'ai passé avec mon ami H. fut bien heureux, et j'en payerais le retour avec le sang de mon cœur. La vie m'était alors un plaisir ; mes études étaient pour moi comme un jeu facile, j'avais de l'enthousiasme pour tout ce qui est beau. »

XI. Le sujet de l'observation 143 dit d'un officier : « J'étais amoureux de lui ; je souffrais beaucoup de son indifférence, je passais la moitié des nuits sous ses fenêtres, rien que pour être dans sa proximité. Quand il fut transféré dans une autre garnison, je fus désespéré. »

Il devient amoureux d'un autre officier. « Je sentais me monter le sang au visage, quand je l'apercevais à l'improviste. Quand je le voyais causer amicalement avec d'autres, je ne me sentais plus de jalousie¹. »

Comme l'amour hétérosexuel, l'amour homosexuel est parfois exclusif, l'uraniste étant impuissant à l'égard des hommes autres que son amant.

D'après Moll, on constate dans certains cas « le désir de toucher, d'embrasser la personne aimée sans que le sens génital intervienne² ».

Mais, le plus souvent, grâce à une hyperesthésie qui peut résulter de la masturbation ou d'une abstinence prolongée, l'uraniste a des érections suivies d'éjaculation en embrassant l'homme aimé, et, dans ce cas, « la sensation de volupté est particulièrement forte³ ».

« Les uranistes, dit Moll, ne recherchent pas exclusivement l'acte sexuel proprement dit ; ils éprouvent également du plaisir à s'embrasser, à se baiser. Quand ils se donnent des baisers, c'est dans le même but qu'un homme et une femme ; l'excitation produite par le *contactus linguarum*

1. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 468.

2. Moll. *Les perversions de l'instinct génital*, p. 122.

3. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 122.

existe chez eux comme chez l'homme et la femme normaux¹. »

Les uranistes se reconnaissent aisément entre eux. « La plupart, dit un sujet de Krafft-Ebing, ont la faculté, et, pour ma part, je la possède au plus haut degré, de juger, au premier coup d'œil, si un individu a nos tendances ou non?² »

Constitués de la même manière, ils éprouvent de la sympathie les uns pour les autres. Francisco de Veyga remarque qu'ils abandonnent aisément leur famille pour vivre ensemble³. Ils « FORMENT SOUVENT, écrit Krafft-Ebing, DE PETITS CERCLES DE TROIS A DOUZE PERSONNES, qui entretiennent des relations d'amitié... Ils aiment encore à avoir des réunions intimes où ils ne se sentent pas gênés... Ce qu'ils préfèrent avant tout, ce sont de petits « cafés » auxquels sont invités ordinairement une DOUZAINÉ de personnes. C'est dans les réunions de ce genre que le caractère féminin de l'uraniste se manifeste avec le plus de netteté⁴. »

Souvent efféminés de corps et d'esprit, ils se plaisent dans la société des femmes. Celles-ci ne leur répugnent en effet qu'au point de vue sexuel.

XII. « J'étais très bien vu des filles, dit le sujet 99 de Krafft-Ebing. J'arrivais à mieux comprendre les femmes qu'aucun autre homme; mais, dès que les femmes s'en apercevaient, elle me traitaient aussitôt *more feminarum*, comme si elles n'avaient rencontré en moi qu'une nouvelle amie⁵. »

XIII. « Je me sens une véritable horreur pour la femme dans son rôle sexuel, dit le sujet 122, horreur que je ne saurais vaincre...

1. Moll. *Les perversions de l'instinct génital*, p. 144.

2. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, p. 367.

3. Francisco de Veyga. *Le sens moral et la conduite des invertis sexuels*. Archivos de psiquatria, de criminalogia y ciencias afines, janvier-février 1904, p. 28.

4. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, pp. 269-271.

5. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, pp. 269-271.

Dans les rapports purement sociaux et amicaux, j'aime beaucoup à être en relation avec les femmes, et je suis très bien vu dans les cercles de dames¹. »

L'homosexualité se rencontre dans tous les pays, dans toutes les races, mais elle n'est point partout également fréquente. La race sémitique présente, à ce point de vue, une prédisposition spéciale.

En Babylonie et en Phénicie, des « tapettes » sacrées, les *kédeschim*, se livraient à la prostitution dans les temples, au profit des dieux.

D'après Heinrich von Maltzahn, dans les faubourgs de Kaaba, les gamins s'offrent aux étrangers.

D'après Boigey, le sémite du nord de l'Afrique est « frénétiquement pédéraste et masturbateur² ».

L'uranisme, m'a dit Laupps, est d'observation courante en Tunisie et en Algérie, surtout dans les oasis.

Chez les anciens Juifs, il donnait lieu aux scènes effroyables que nous ont contées les historiens de la Bible.

Loth, ayant reçu dans sa tente, à Sédom, deux étrangers, « avant qu'ils fussent couchés, des gens de la ville, des hommes de Sédom, jeunes et vieux, tout le peuple entourèrent la maison. Ils appelèrent Loth et lui dirent : « Où sont les hommes qui sont venus passer la nuit chez toi ? Fais-les sortir pour que nous les connaissions³. »

Et Loth, pour épargner à ses hôtes le sort de l'intendant légendaire, dut offrir ses deux filles à cette meute de pédérastes.

Au temps des Juges, un vieillard de Guibéä, en Bénianim, ayant donné l'hospitalité à un lévite d'Éphraïm, ainsi qu'à sa concubine et à son serviteur, en lui disant :

1. Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis*, p. 393.

2. Boigey. *Étude psychologique sur l'Islam*. Annales médico-psychologiques, 1908, 9^e série, t. VIII.

3. Genèse, XIX.

— « Sur la place ne passe pas la nuit ! »

« Des hommes de la ville, des misérables entourèrent la maison et en frappèrent la porte à coups redoublés :

« Fais sortir, crièrent-ils au vieillard, maître de la maison, l'homme qui est entré chez toi, *pour que nous le connaissions.* »

« Le maître de la maison vint dehors et leur dit :

« Non, mes frères, ne faites point le mal ; puisque cet homme est entré chez moi, ne commettez point cette infamie. Voici ma fille vierge et la concubine de mon hôte, je vais les faire sortir. Voilez-les et faites-leur ce que bon vous semblera ; mais, vis-à-vis de l'homme, épargnez-vous cette abomination ! »

La concubine du lévite fut effectivement livrée. Les forcenés « montèrent sur elle toute la nuit, jusqu'au matin¹ », de telle sorte que le lévite la trouva morte sur le seuil.

La « sodomie » (du nom de Sedôm) prit, chez les anciens Juifs, une telle extension qu'on dut interdire la prostitution masculine. — « Qu'il n'y ait point de kadesch parmi les fils d'Israël² ! » — et décréter la peine de mort contre les homosexuels : « Ne couche point avec un mâle comme on le fait avec une femme : c'est une abomination !... Qui-conque commettra une de ces turpitudes sera retranché du milieu de son peuple³. » « Si quelqu'un couche avec un mâle d'un coucher féminin, tous les deux ont commis une chose abominable et doivent mourir. Que leur sang retombe sur eux⁴ ! »

Ce vice n'en persista pas moins.

Sous Izébel la tyrienne et sous sa fille, Athalia, les ké-

1. *Juges*, XIX.

2. *Deutéronome*, XXIII.

3. *Lévitique*, XVIII.

4. *Lévitique*, XX.

deschim de Phénicie attendaient, dans les temples, les hommes de Iehouda.

Moll connaît plusieurs Juifs pratiquant l'amour homosexuel.

Gock¹ observe deux cas d'inversion sexuelle : les deux sujets, un homme et une femme, sont Juifs.

Cette prédisposition est due peut-être dans une certaine mesure, en ce qui concerne les hommes, à la circoncision, mais surtout à la dégénérescence avancée de la race juive, si féconde en affections du système nerveux.

Le dégénéré Ieschou bar-Iossef était, lui aussi, un homosexuel.

En effet :

1° Les femmes étaient en minorité et jouaient un rôle effacé dans sa suite ;

2° Il ne s'entretenait qu'exceptionnellement avec les femmes, bien qu'il fût adoré de certaines d'entre elles, comme Miriam la Magdaléenne et Miriam (de Béthania). Lorsque ses disciples le trouvèrent en compagnie de la Samaritaine, ils

« s'étonnèrent de ce qu'il s'entretint avec une femme². »

3° Il ne voulait pas qu'on les convoitât et déconseillait le mariage, aboli du reste dans son « Royaume des Cieux » ;

4° Il avait pour elles une pitié élective. Or la pitié est d'autant plus vive que la personne qui en est l'objet nous ressemble plus ;

5° Il vantait la stérilité ;

1. Gock. *Beitrag zur kenntniss der contrare Sexualemsfindung*. Archiv für Psychiatrie, 1875, pp. 564 à 574.

Julien Chevalier. *De l'inversion sexuelle au point de vue médico-légal* Thèse de Lyon, 1885.

2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, IV.

6° Il n'eut point de femme ;

7° Il ne laissa point d'enfants ;

8° Il avait pour certains hommes de véritables mouvements d'amour :

« Comme Ieschou se remettait en route, quelqu'un accourut et, s'étant prosterné devant lui, lui adressa cette question :

« Bon rabbi, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? »

— « Pourquoi, lui répondit Ieschou, m'appelles-tu bon ? Il n'y a de bon qu'Élohim seul. Tu sais les commandements : « Ne commets point d'adultère. Ne tue point. Ne profère point de faux témoignages. Ne fais dommage à personne. Honore ton père et ta mère. »

— « Rabbi, reprit l'autre, j'ai gardé ces choses depuis ma jeunesse. »

Alors Ieschou, JETANT LES YEUX SUR LUI, SE PRIT A L'AIMER et lui dit :

« Un point te manque : va vendre tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu acquierras un trésor dans le ciel, PUIS VIENS ET SUIS-MOI¹ ! »

Nous assistons là à un de ces coups de foudre, à un de ces « béguins » qui sont d'observation courante chez les psychopathes.

A propos de la phrase « Ieschou, jetant les yeux sur lui, se prit à l'aimer », Godet fait observer que « le trait ne peut évidemment provenir que d'un témoin très rapproché de Jésus qui observait sa physionomie, et qui surprit au passage l'expression de vif et tendre intérêt qui se peignit sur son visage². »

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.

2. Godet. Introduction au nouveau Testament. Neuchâtel, Attinger, 1904, II, p. 365.

9° Il ressentait pour ses disciples une tendresse particulière. Il les aimait plus que ses proches. Il s'identifiait avec eux.

L'épisode d'Éléazar est, à ce point de vue, caractéristique :

Miriam et Martha envoient dire au thaumaturge :

« Seigneur, voici que celui que tu aimes est malade... »

Ieschou chérissait Martha et sa sœur et Éléazar. Ayant appris la maladie de celui-ci, il demeura encore deux jours au lieu où il était, puis il dit à ses disciples :

« Regagnons la Judæa ! »

— « Rabbi, répondirent les disciples, naguère les Judéens te voulaient lapider et tu y vas retourner ! »

Mais il ne veut rien entendre :

— « Éléazar, notre ami sommeille ; mais je me mets en route pour l'éveiller. »

Il se rend donc à Béthania. Là voyant la douleur des amis d'Éléazar, il ne peut retenir ses larmes :

« Ieschou pleurait et les Judéens disaient :

« Voyez comme il l'aimait¹ ! »

10° Il voulait être aimé de ses disciples d'une façon exclusive. Il voulait aussi qu'ils s'aimassent entre eux :

« Je vous donne un nouveau commandement ; que vous vous aimiez les uns les autres, que, comme je vous ai aimés, vous vous aimiez mutuellement. A cela précisément tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'affection les uns pour les autres². »

11° Certains hommes subissaient à son approche une attraction subite et singulière :

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XI.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.

« Il se rendit de nouveau près de la mer, et toute la foule accourait vers lui et il l'enseignait. En passant, il aperçut Lévi bar-Alphaïos assis au lieu du péage, et lui dit :

« Suis-moi ! »

Et celui-ci, s'étant levé, le suivit¹. »

12° Ce célibataire sans maîtresse se comparait à un « fiancé », à un « nouveau marié », à un « époux² ».

13° Douze amis intimes l'entouraient, et l'on tenait sur eux « toutes sortes de mauvais propos à cause de lui³ ».

Parmi eux, trois étaient ses favoris, ses confidents, ses satellites. Nous les trouvons à ses côtés, chez la fille de Iaïr, sur la montagne où il eut son attaque d'extase, aux Oliviers pendant la nuit de son arrestation, au sépulcre après l'enlèvement de son cadavre. C'étaient Schiméon bar-Iona dit La Pierre, lequel était marié et, après lui avoir sacrifié sa femme, se déclarait prêt à lui sacrifier sa vie, Iaäkob bar-Zébadya et Iohanan bar-Zébadya l'évangéliste.

Celui-ci était par excellence le « disciple aimé ». Il rêvait d'être assis à la droite de Ieschou bar-Iossef dans le Royaume des Cieux et, à son sujet, le vénérable Godet a pu écrire : « Jésus trouva dans cette relation, qui resta leur secret commun, ce complément que les natures viriles cherchent dans les liens de famille⁴. »

La façon dont il les avait recrutés tous les trois est caractéristique :

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, II.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, IX.

3. Évangile selon Lévi dit Mathia, V.

4. Godet. *Commentaire sur l'évangile de Saint-Jean*. Neuchâtel, Attinger, 1903, p. 43.

D'après Hiéronymus, Iohanan bar-Zébadya était le plus jeune des apôtres. Selon une ancienne tradition, il resta vierge (Hiéronymus, *Épîtres*, I).

Dans l'*Apocalypse* qu'on lui attribue, on trouve cette phrase, relative à ceux qui occupent les premières places devant le trône de Iahvé : « Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges. Ils suivent l'agneau partout où il va. » (XIV.)

« Cheminant auprès de la mer de Galilæa, Ieschou vit Schiméön et Andréas, son frère, jetant leurs filets dans la mer, car ils étaient pêcheurs. Ieschou leur dit :

« Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes ! »

« Et, sur-le-champ, quittant leurs filets, ils l'accompagnèrent.

Et de là, passant plus loin, il aperçut Iaäkob bar-Zébadya et Iohanan, son frère, lesquels, dans le bateau, raccommodaient leurs filets ; il les appela aussitôt. Ceux-ci, laissant leur père Zébadya dans la barque avec les ouvriers, suivirent Ieschou¹. »

C'est sans doute pour l'un de ces trois-là que le Fils de l'Homme réédita la parabole de l'Enfant prodigue. Elle courait l'Orient depuis des siècles. Nous la trouvons sous la forme suivante au chapitre IV du *Lotus de la bonne loi* :

« C'est comme si un homme eût été enlevé dans sa jeunesse par une troupe d'enfants ; qu'il se fût ainsi éloigné de la présence de son père (homme très fortuné) et qu'il fût allé très loin dans un autre pays.

« Son père, cependant, pleure son fils qu'il sait perdu ; il parcourt, désolé, tous les points de l'espace pendant cinquante années entières...

« Il avance en âge, il devient vieux et caduc ; et il passe constamment les jours et les nuits à penser au chagrin que lui cause la perte de son fils :

« Voilà cinquante ans qu'il s'est enfui, cet enfant insensé qui est mon fils ; je suis propriétaire d'une immense fortune, et je sens déjà le moment de ma fin qui approche. »

« Cependant ce fils (qui a quitté son père dans sa jeunesse) va de village en village, pauvre et misérable, cherchant de la nourriture et des vêtements. »

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, I.

Le hasard le conduit à la maison de son père.

« Le père, assis sur son siège, reconnaît son propre fils qui vient d'arriver ; il envoie des coureurs à sa poursuite : « Amenez-moi ce pauvre homme ! »

Il le prend à son service et le charge de nettoyer la fosse à ordures, travail dont le misérable s'acquitte avec docilité et résignation. Ce que voyant, le père se fait reconnaître et lui lègue ses biens.

« En présence du roi, des habitants de la ville et du village, ainsi que d'un grand nombre de marchands réunis, il dit à cette assemblée :

« Celui-là est mon fils, ce fils que j'avais perdu... Cet homme est le propriétaire de toute ma fortune ; je lui ai donné tout sans exception ; qu'il fasse usage des biens de son père, selon qu'il en aura besoin ; je lui donne toutes ses propriétés. »

« Mais cet homme est frappé de surprise en songeant à son ancienne pauvreté, à ses inclinations misérables et à la grandeur de son père. En voyant toute cette fortune, il se dit : « Me voilà donc heureux aujourd'hui !... »

« Comme le fit dans son temps l'homme maître d'une grande fortune, domptez sans relâche vos misérables inclinations. »

Cette parabole, Ieschou bar-Iossef la racontait en ces termes :

« Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père :

« Mon père, donnez-moi la part du bien qui m'appartient. »

« Alors le père leur partagea son avoir.

« Et, peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout rassemblé, partit pour un pays lointain et dissipa son bien, en vivant comme un débauché. Quand il eut tout dépensé, survint dans cette contrée-là une grande famine, si bien qu'il

commença d'être dans le besoin. Il alla donc s'attacher à un citoyen du lieu, lequel l'envoya en ses possessions pour faire paître ses pourceaux; et il aurait bien désiré se remplir le ventre des gousses¹ que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Revenant donc en soi-même, il dit : « Combien de mercenaires de mon père qui ont du pain
« tant et plus, et moi je meurs de faim ! Je me lèverai pour
« aller vers mon père et lui parlerai ainsi : Mon père, j'ai
« péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne
« d'être appelé ton fils, traite-moi comme l'un de tes merce-
« naires ! »

« Se levant en effet, il se rendit vers son père. Il était encore loin que celui-ci l'aperçut et, tout ému de compassion, accourut, se jeta à son cou et l'embrassa. Le fils lui dit :

« Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et
« ne suis plus digne d'être appelé ton fils ! »

« Le père, s'adressant à ses serviteurs :

« Tirez la plus belle tunique et l'en revêtez ; mettez-lui
« une bague dans la main et des chaussures aux pieds.
« Amenez le veau gras et le tuez et, en le mangeant, ré-
« jouissons-nous. Car mon fils que voici était mort, et il
« est revenu à la vie ; il était perdu et il est retrouvé ! »

« Et ils commencèrent les réjouissances.

« Or le fils aîné était aux champs, et, comme il appro-
chait de la maison, il entendit de la musique et des danses.
Il appela un des serviteurs et lui demanda ce qu'il y avait.
Celui-ci lui répondit :

« Ton frère est venu, et ton père a tué le veau gras,
« parce qu'il l'a retrouvé sain et sauf. »

« Là-dessus, l'aîné, en colère, ne voulut point entrer.
Comme son père sortit pour l'en prier, il lui cria :

1. Les gousses du caroubier.

« Voici qu'il y a tant d'années que je te sers sans jamais
 « violer tes ordres et tu ne m'as même jamais donné un
 « chevreau pour faire bonne chère avec mes amis ! Mais, à
 « l'arrivée de celui-ci, qui a mangé ton bien avec les pail-
 « lardes, tu lui as tué le veau gras ! »

— « *Enfant, répliqua le père, tu es toujours avec moi ; tout
 « ce que j'ai t'appartient. Mais il fallait bien se réjouir
 « et faire bonne chère puisque ton frère, celui-ci, était
 « mort et qu'il est revenu à la vie ; puisqu'il était perdu et
 « qu'il est retrouvé !* »

Il semble que Ieschou bar-lossef cachait sous cette parabole un événement de sa vie sentimentale : la fuite d'un de ses plus chers disciples avec le pécule de la secte, qu'il s'empresse de dissiper, son embauchage comme gardien de pourceaux, ses regrets, son retour auprès du Maschiah qui l'accueille avec joie, l'embrasse et donne un repas en son honneur, au grand scandale d'un autre disciple.

C'est sans doute encore à cet événement que le Fils de l'Homme fait allusion dans ces passages :

« *Qui donc d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse dans la lande les quatre-vingt-dix-neuf autres et n'aille après celle qui est égarée, jusqu'à ce qu'il la trouve, et qui, l'ayant trouvée, ne la mette sur ses épaules tout joyeux, et, rentré chez lui, n'appelle ses amis et voisins et ne leur dise : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé
 « ma brebis, qui était perdue ! »*

« *Je vous assure que pareillement il y aura joie au ciel pour un seul pécheur venant à s'amender (pour un disciple qui m'abandonne, puis qui me revient) plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir.*

« Ou quelle est la femme possédant dix drachmes¹, si elle en perd une, qui n'allume une lampe, ne balaie la maison et ne cherche soigneusement, jusqu'à ce qu'elle la trouve, et, quand elle l'a trouvée, n'appelle ses amies et voisines, disant : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé la drachme que j'avais égarée. »

« Je vous assure que pareillement il y aura joie devant les anges d'Élohim pour un seul pécheur venant à s'amender². »

Cette dernière parabole cadre avec l'origine misérable de Ieschou bar-Iossef. Cette pauvre femme, allumant sa lampe d'argile, remuant la poussière de sa demeure et allant, toute joyeuse, annoncer à ses voisins qu'elle a retrouvé une pièce de soixante-dix centimes, n'est-ce point la mère de Ieschou bar-Iossef, n'est-ce point la « mère de Dieu » ?

Sur la nature exacte des relations qui unissaient « l'époux » à ses disciples, les récits évangéliques du dernier repas de l'arrestation, du crucifiement et des événements qui suivirent, contiennent des renseignements précieux.

Au milieu du dernier repas, Ieschou bar-Iossef se leva soudain et se mit à laver les pieds de ses apôtres :

« Or, avant la fête de Paskhâ, Ieschou, lui qui avait aimé les siens dans le monde, les aima jusqu'à la fin ; et, pendant le souper..., il se leva, ôta ses vêtements³, prit un linge et s'en ceignit. Puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença de laver les pieds de ses disciples pour les essuyer avec le linge dont il était ceint⁴. »

Il commença par Schiméön bar-Iona, lequel lui dit :

1. Dix drachmes, dix vierges, il semble que Ieschou bar-Iossef n'eut, pendant un certain temps, que dix apôtres.

2. Évangile de Lucas, XV.

3. τίθησιν τὰ ἱμάτια. Origénès pense que le Fils de l'Homme se mit complètement nu, puis se ceignit d'un linge pour cacher ses parties génitales.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.

« Seigneur, tu me laverais les pieds ! »

— « Maintenant, répondit Ieschou, tu ne comprends point ce que je fais, mais tu l'entendras plus tard. »

— « Jamais, reprit La Pierre, tu ne me laveras les pieds ! »

Ieschou répliqua :

« Si je ne te lave point les pieds, tu n'as point de part avec moi ! »

Alfred Loisy commente ainsi ce passage : « Ainsi Pierre sera damné si Jésus ne lui lave pas les pieds ! On peut dire qu'il y a menace personnelle, réclamation d'obéissance¹. »

— « Seigneur, s'écria La Pierre, non seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête ! »

Mais Ieschou n'en veut qu'aux pieds de l'apôtre :

« Celui qui est baigné, dit Ieschou, a seulement besoin qu'on lui lave les pieds ; pour tout le reste il est propre². »

C'est là, on en conviendra, une scène singulière.

A la vérité, chez les Juifs, qui marchaient pieds nus ou chaussés de sandales, c'était un devoir pour l'hôte de mettre à la disposition des voyageurs un vase plein d'eau et un linge, afin qu'ils pussent se nettoyer et se rafraîchir les pieds, ou de les leur faire laver par un esclave. C'était aussi une précaution indispensable pour qu'ils ne souillaient point les tapis et les divans et sur lesquels ils se couchaient. Mais jamais on ne se levait de table pour laver les pieds de ses commensaux.

De cet acte le mégalothéomane donna l'explication suivante :

« Entendez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez « Rabbi » et « Seigneur » et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous lave les pieds, moi le Seigneur et le Rabbi,

1. Alfred Loisy. *Études évangéliques*. Paris, Picard, 1902, p. 321.

2. *Évangile de Iohonan bar-Zébadya*, XIII.

vous devez aussi vous laver les pieds les uns les autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous en usiez comme j'en ai usé à votre endroit¹. »

Acceptons-là cette explication, si suffisant que nous eût paru, en l'espèce, un conseil, un ordre verbal, si mal choisi que fût le moment pour une pareille leçon de choses ; oublions certains faits signalés par Tardieu, Moll² et Krafft-Ebing³, oublions quel est, chez les homosexuels, le plus commun des fétichismes ; oublions aussi que « *le fiancé* », que « *l'époux* » va avoir, dans quelques instants, une attaque d'angoisse et ce que pense de l'attaque d'angoisse le professeur Sigmund Freud. Passons :

« Ces paroles dites, Ieschou fut ému en esprit, ce qu'il témoigna par ces mots :

« En vérité, en vérité, je vous dis que l'un de vous me trahira ! »

Alors les disciples se regardèrent les uns les autres, étant en perplexité duquel il parlait.

Or, il y avait, couché à table, dans le giron de Ieschou⁴, (On voit la position. Ieschou étant, suivant la coutume orientale, à demi couché sur un des larges divans qui entouraient la table basse, la tête du côté de celle-ci, les pieds au bord opposé du divan, appuyé sur le coude gauche, le dos soutenu par des coussins⁵, Iohanan bar-Zébadya était à demi couché sur lui, pelotonné en quelque sorte dans son giron (ἐν τῷ κόλπῳ). « Le contact, a dit Bain, est l'alpha et l'oméga de l'affection tendre. ») « il y avait couché à table dans le giron de Ieschou un des disciples,

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XIII.

2. Moll. *Les perversions de l'instinct génital*, pp. 165, 178.

3. Krafft-Ebing. *Psychopathia sexualis*, pp. 48, 68, 115, 470.

4. Ἦν δὲ ἀνακείμενος εἰς ἐκ τῶν μαθητῶν αὐτοῦ ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ Ἰησοῦ ὄν, ἡγάπα Ἰησοῦς. Il est à remarquer qu'aucun exégète n'a osé traduire littéralement cette phrase.

5. Ollivier *La passion*. Paris, Lethielleux, 1902, p. 40.

celui que Ieschou aimait. (Ce disciple est l'auteur de l'évangile, et il ne se nomme pas. Il y a là comme un sentiment de pudeur.) *Schiméön La Pierre lui fit signe de demander qui était celui dont parlait le rabbi.* SE JETANT SUR LA POITRINE DE IESCHOU¹ (On voit le mouvement. La tête du « disciple aimé » passe du giron à la poitrine (στῆθος) de « l'époux ») *celui-là lui dit :*

« Seigneur, qui est-ce ? »

— « C'est, répondit Ieschou, celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai. »

Tremplant donc le morceau, il le donna à Iehouda bar-Schiméön (de Kérioth)... Ieschou dit alors à Iehouda :

« Ce que tu veux faire, fais-le vite ! »...

Après donc qu'il eut pris le morceau, Iehouda partit aussitôt. Il était nuit². »

La scène de l'arrestation n'est pas moins suggestive :

« Iehouda, l'un des douze, s'avança avec une troupe armée de cimenterres et de bâtons, de par les chefs des cohanim, les sophérim et les zékénim (le grand sanhédrin).

Le traître leur avait marqué un signal, disant : « A qui je donnerai un baiser, c'est celui-là ; saisissez-le et l'emenez en sûreté. »

Et tout d'abord qu'il l'eut approché, il lui cria :

« Salut, Rabbi ! »

ET IL LE BAISA TENDREMENT³. »

Aussitôt les schottérim se jetèrent sur le mésith. Mais Schiméön bar-Iona, le disciple séparé de sa femme, celui-là même qui avait crié à Ieschou : « Je donnerai ma vie pour toi !⁴ » essaye de le dégager. Il blesse à l'oreille

1. Ἀναπεσὼν οὖν ἐκεῖνος ἐπὶ τὸ στῆθος τοῦ Ἰησοῦ.

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIII.

3. κατεφίλησεν, Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

Malek, un des serviteurs du cohen ha gadol, et suit, au péril de sa liberté et de sa vie, le Fils d'Élohim dans la villa de Hanan bèn-Scheth¹, tandis que s'échappe, tout nu, laissant son unique vêtement aux mains des schottérim, un disciple anonyme, un jeune homme qui se trouvait, cette nuit-là, au milieu des apôtres, vêtu d'une simple chemise, le *sedin*² des Juifs.

Quant au « *disciple aimé* », nous le retrouvons au pied de la croix :

« *Ieschou, voyant là présents sa mère et LE DISCIPLE QU'IL AIMAIT, dit à la mère :*

« *Femme, voilà ton fils. »*

Puis il dit au disciple :

« *Voilà ta mère. »*

Et, à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui³. »

La scène qui suit est une nouvelle preuve de l'affection ardente qui unissait Schiméön bar-Iona et Iohanan bar-Zébadya au gracieux Nazaréen.

Après avoir constaté la disparition de son cadavre, Miriam (de Magdala)

« *courut vers Schiméön La Pierre et vers L'AUTRE DISCIPLE, CELUI QUE IESCHOU CHÉRISSEAIT⁴, et leur dit :*

« *On a du sépulcre enlevé le Seigneur et nous ne savons où on l'a déposé ! »*

La Pierre prit son chemin et l'autre disciple vers le tombeau. Tous les deux COURAIENT ensemble ; mais l'autre disciple, COURANT PLUS VITE QUE LA PIERRE, arriva le premier au tombeau et, s'étant baissé, aperçut les linges à terre, mais n'entra point.

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

2. σινδόνα.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XIX.

4. Τὸν ἄλλον μαθητὴν ὃν ἐφίλει ὁ Ἰησοῦς.

Schiméön La Pierre vint après lui, pénétra dans le sépulcre et vit les linges à terre, et le suaire qui avait été sur la tête de Ieschou, non avec les linges, mais roulé en un endroit, à part. L'autre disciple, arrivé au tombeau le premier, vit pareillement et crut... Après quoi, les disciples rentrèrent chez eux¹. »

Cependant ce Iehouda qui donnait de tendres baisers à son maître et dont l'attitude, en présence du groupe formé par Ieschou bar-Iossef et le « *disciple aimé* », pelotonné dans son giron, avait à ce point frappé le théomane qu'il s'était écrié : « *Ce que tu veux faire, fais-le vite!* » cet espion du grand sanhédrin, ce traître comment se comporte-t-il après le crucifiement?

Il rend les deniers reçus comme prix de sa trahison et va se pendre².

Ce n'était donc point la cupidité qui l'avait fait agir?

Non, ce n'était point la cupidité, c'était la jalousie, la jalousie fréquente chez les homosexuels qui sous son influence, se font souvent délateurs³. Le suicide de l'homme de Kérioth était un suicide par amour.

Privés de leur rabbi, de leur Maschiah, de leur dieu, les disciples furent, pendant quelque temps, poursuivis par sa brûlante image. Le sceptique Theoma lui-même s'écriera devant le divin fantôme :

« *Mon Seigneur et mon Élohim⁴!* »

Ils le virent en hallucination dans une salle close de Hiérousalém, sur la route de Béthania, sur la route d'Emmaüs, sur une montagne de la Galilœa, sur les bords du lac de

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XX.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXVII.

3. Francisco de Veyga. *Le sens moral et la conduite des inverti sexuels*. Archivos de psyquatria, de criminalogia y ciencias afines. Janvier, février 1904, pp. 23-29.

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XX.

Tibérias¹. Ils étaient là, les Capharnaumites, revenus après trois années d'enivrement mystique à leurs occupations premières, ils étaient là pêchant dans les eaux lourdes sur lesquelles, autrefois, ils l'avaient vu marcher. Tout à coup un homme apparut sur la rive :

« Alors LE DISCIPLE QUE IESCHOU AIMAIT dit à La Pierre :
« C'est le Seigneur ! »

Incontinent, Schiméön bar-Iona se jette à l'eau pour le joindre plus vite, tandis que les autres s'efforcent d'aborder. Trois fois de suite le fantôme dit à La Pierre :

« Schiméön bar-Iona, M'AIMES-TU PLUS QUE CEUX-CI ? »

Et trois fois La Pierre lui répond :

« Oui, Seigneur, TU SAIS QUE JE T'AIME² ! »

Or, « LE DISCIPLE QUE IESCHOU AIMAIT, LEQUEL, AU SOUPER, S'ÉTAIT JETÉ³ SUR SON SEIN et avait murmuré : « Seigneur, qui donc te trahira ? »... C'est ce même disciple qui témoigne de ces choses et les a rédigées⁴. »

Schiméön bar-Iona et Iohanan bar-Zébadya continuèrent à vivre ensemble. Ils devinrent les « colonnes » de la secte ieschouite⁵, exaltant en public le divin rabbi et supportant pour lui la prison ou la mort⁶.

1. Ces hallucinations collectives ne sont point rares chez les mystiques ; j'en citerai de nombreux exemples lorsque j'étudierai *L'épidémie chrétienne*. Tel sera le titre d'un de mes ouvrages ultérieurs.

2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XXI.

3. ἀνέπεσεν.

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, XXI.

5. Schaoül. *Épître aux Galates*, II.

6. Lucas. *Actes des apôtres*, III, IV, V.

Tertullianus. *Prescriptions*, XXXVI.

Hiéronymus. *Contre Jovinianus*, I, XIV.

Le vieux Iohanan bar-Zébadya, dans les assemblées religieuses, où ses disciples étaient obligés de le porter, ne prononçait plus que cette parole : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! » Les assistants lui ayant demandé pourquoi il donnait toujours ce conseil, il répondit : « C'est le précepte du Seigneur ; bien gardé, il suffit ». Hiéronymus. *Commentaire sur l'Épître aux Galates*, VI, 10.

CHAPITRE VI

LES HAINES

I

PHYSIOLOGIE DES HAINES

La disposition à la haine, ce que j'appellerai le *misisme* (de *μισος*, haine), est fonction de la composition chimique de l'organisme. Aussi y a-t-il une relation étroite entre le misisme et l'espèce, la race, la constitution, le tempérament.

La haine à l'état naissant (antipathie) s'observe entre espèces différentes (cheval et chameau, chien et chat, fourmi et abeille) et entre individus d'une même espèce (chevaux, chiens).

Chez l'homme, elle existe entre les races (antipathie des Américains pour les nègres et les Japonais, des Juifs pour les goïm, des Aryens pour les Juifs, des Arabes pour les Français). « Faites bouillir ensemble, disait Bugeaud, des Français et des Arabes, il se formera deux bouillons séparés. »

Les préjugés de race ne sont donc que la manifestation mentale de phénomènes chimiques qui dureront tant qu'il

y aura des races dans l'humanité. Les hommes intelligents, instruits, façonnés par la vie, peuvent dominer ces sentiments antisociaux, les refouler, en rendre nulle la manifestation extérieure. Ils peuvent clarifier leur être dans l'isolement et le calme de la pensée : le moindre remous fera remonter, comme une vase, les haines de race à la surface de leur conscience. Chez le vulgaire, elles troublent même la conscience morale. Combien d'hommes, corrects à l'égard de leurs congénères ou de leurs compatriotes, n'hésitent pas à se montrer insolents, brutaux, improbables ou ingrats à l'égard des hétérogènes ou des étrangers !

Dans une même race, l'antipathie existe entre les faibles et les robustes, les tristes et les gais, les humbles et les orgueilleux, les avares et les prodigues, les raisonnables et les passionnés, les apathiques et les actifs. Elle existe même entre les professions, parce que, dans le choix d'une profession, le caractère joue un rôle primordial. Elle existe surtout entre les religions et les sectes, et elle est ici d'autant plus vive que les doctrines en présence impliquent, de la part de leurs fidèles, un caractère plus différent. Ribot¹ cite l'antipathie des païens de Rome, formalistes et procéduriers, pour les cultes de l'Orient, artistiques et orgiaques. Il aurait pu citer aussi l'antipathie des catholiques, imaginatifs et sentimentaux, pour les protestants, ergoteurs et austères.

La constitution, le tempérament, le caractère se manifestent dans l'allure, l'attitude, le geste, la physionomie. Aussi l'antipathie peut-elle être immédiate, instantanée. Elle est, disaient les Goncourt, « un premier mouvement et une seconde vue », seconde vue plus ou moins rapide, flair plus ou moins délicat, suivant les sujets et leur expérience des hommes.

1. Ribot. *Problèmes de psychologie affective*. Paris, Alcan, 1910, p. 110.

Au point de vue physiologique, ce que j'ai dit de l'affection peut s'appliquer à la haine.

La haine est une sensation interne, qui a pour théâtre une sous-colonie de neurones, un sous-réseau cérébral différencié. En effet elle se présente à la conscience comme un sentiment spécial, et elle se traduit, surtout dans son mode aigu, la colère, par des réflexes spéciaux : aspirations irrégulières, expirations violentes, bégaiement, bredouillement, renforcement et raucité de la voix, accélération et renforcement des battements du cœur, dilatation des vaisseaux des yeux qui s'exorbitent et s'illuminent (la rougeur de la colère commençant par les yeux, alors que celle de l'amour commence par le front et celle de la honte par les yeux et les oreilles), dilatation des vaisseaux des tempes, du cou, des fosses nasales pouvant aller jusqu'à l'épistaxis, du poumon pouvant aller jusqu'à l'hémoptysie, du cerveau pouvant aller jusqu'à l'hémorragie cérébrale, augmentation des sécrétions salivaire, biliaire, lacrymale, sudorale, contraction du sphincter des lèvres et des masséters, grincement des dents, dilatation des narines, plissement du front, fermeture des poings, agitation des bras, piétinement, marche, bondissements, tremblement. Tout cela implique un circuit nerveux et, par conséquent, des neurones sentimentaux nettement différenciés.

Une autre preuve de l'existence du *sous-réseau misique* est la transmission héréditaire de haines spéciales. Cette transmission ne peut s'expliquer que par la réapparition, chez le descendant, d'un groupe spécial de neurones. Lloyd Morgan dit d'un chien qui haïssait les bouchers : « Chez son grand-père, son père et deux demi-frères la même antipathie était innée. Un d'eux se jeta, un jour, sur un homme qui entrait dans un hôtel, où son maître logeait. Celui-ci saisit son chien et s'excusa en disant qu'il ne l'avait

vu agir ainsi qu'avec les bouchers. Le survenant déclara aussitôt que tel était son métier¹. »

L'accès de haine résulte d'un court-circuit sur ce sous-réseau spécial. On peut le provoquer artificiellement à l'aide des alcools inférieurs, du haschich ou des agarics. Certains poisons organiques, comme le sperme, ont la même action : les animaux castrés, tels que le bœuf et le mouton, sont inoffensifs, alors que la moindre cause met le taureau ou le bélier en fureur. Les irritabilités du dyspeptique, de l'aortique et du gouteux sont également des phénomènes toxiques.

Suivant la soudaineté, l'intensité, la durée et la répartition du court-circuit misique, on a la *mésintelligence*, l'*antipathie*, l'*animadversion*, l'*animosité*, le *ressentiment*, la *rancune*, l'*exécration*, l'*horreur*, la *colère*, l'*emportement*, le *courroux*, l'*exaspération*, la *fureur*, la *rage*.

Chez certains dégénérés, la sous-colonie de la haine est toujours sous pression, pression douloureuse qui exige une décharge, comme la pression sexuelle. « J'ai connu, écrit le naturaliste Virey, des hommes chez qui l'irascibilité (il veut dire la colère) était devenue un besoin. Ils cherchaient querelle à tout le monde, principalement à leurs amis, car ils exigeaient plus d'attentions de leur part que de tous autres. Ils étaient très désappointés lorsqu'on refusait de contester avec eux ; et leurs domestiques n'ignoraient pas qu'ils seraient brusqués davantage, s'ils ne prêtaient un léger élément pour faire dégorger la mauvaise humeur habituelle à leurs maîtres². »

Certaines sensations, par exemple les sensations internes engendrées par l'électricité atmosphérique, augmentent la colère en augmentant le dégagement du potentiel nerveux et l'intensité du court-circuit. En revanche, celui-ci

1. Lloyd Morgan. *Animal life and intelligence*, p. 306.

2. Cité par Ribot. *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1906, p. 130.

est supprimé par le refroidissement de la tête (douche ou application de glace).

Le court-circuit de la haine a pour corollaires des phénomènes de circuit interrompu, intéressant les neurones de la douleur et les neurones mnésiques (hypoalgésie et obnubilation intellectuelle de la fureur).

La prédisposition au court-circuit misique, l'*irritabilité constitutionnelle*, paraît résulter de lacunes, d'agénésies cérébrales. En effet, les manifestations de la haine sont surtout prononcées chez les primitifs, les arriérés, les femmes et les enfants. D'autre part, on constate presque toujours, chez les sujets colériques, des arrêts de développement morphologiques ou chimiques de l'organisme (irascibilité des bossus, des malingres, des sots, des avarés, des auto-intoxiqués au teint blafard et livide, des mélancoliques¹). « Les corps infirmes et ulcérés, écrit Sénéca, sont blessés par le plus léger contact : ainsi la colère n'est qu'un vice des femmes et des enfants. Mais les hommes eux-mêmes en sont susceptibles. C'est que les hommes ont souvent le caractère des femmes et des enfants². » De telle sorte que cette maxime de La Rochefoucauld : « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon³ » pourrait peut-être s'entendre dans un sens anatomique.

En revanche, il existe un *amisisme congénital*. Une malade de Pierre Janet, divorcée après trois années de mauvais traitements, était incapable de tout ressentiment à l'égard de son mari⁴.

Les neurones de la haine sont en relation avec ceux de la douleur, de telle sorte que tout sujet qui souffre a une propension à haïr. « Il faut vivre à Paris, écrit Stendhal, et

1. Tardieu. *La haine*. Revue philosophique, 1905, t. II, p. 633.

2. Sénéca. *De la colère*. I, XVI.

3. La Rochefoucauld. *Maximes*. Paris. Lemerre, 1870, p. 183.

4. Ribot. *Problème de psychologie affective*. Paris, Alcan, 1910, p. 24.

uniquement avec les gens qui mènent joyeuse vie ; ils sont heureux et par là même moins méchants. »

L'irritabilité des gens qui souffrent paraît n'être, dans bien des cas, qu'un moyen de défense à l'égard des fâcheux qui réveillent la douleur latente. Souvent aussi le sujet fait de l'anthropomorphisme bio-chimique ; il attribue à ses semblables un malaise ou une tristesse qui a sa cause en lui-même. Ce phénomène me paraît fréquent chez les anarchistes.

Les neurones de la haine sont aussi en relation avec les neurones de l'orgueil. Féré fait remarquer que la colère détermine, chez les dégénérés, une exaltation de ce sentiment¹.

L'inclination à la haine est fréquente dans les folies dégénératives. Elle constitue un des principaux symptômes du délire de persécution.

Chez le mégalomane, elle est surtout provoquée par les blessures de l'orgueil. « Entre toutes les aliénations, celle que l'orgueil enfante sont ombrageuses et irascibles². » « Il est difficile de se croire des droits à la richesse et à la puissance, écrit Foville, de se figurer qu'on est d'une naissance illustre et que l'on doit briller au premier rang, et de ne point souffrir de la modestie de la position que l'on occupe, de la modicité des ressources dont on dispose. On voit là un déni de justice, dû à l'action de puissants ennemis ; on se croit victime d'une trame hostile³. »

Aveuglé par son orgueil, convaincu que tout le monde doit s'effacer devant lui, le mégalothéomane est constamment froissé, heurté, humilié par les personnes avec lesquels il entre en contact. De là des impatiences, des brus-

1. Ribot. *Problèmes de psychologie affective*. Paris, Alcan, 1910, p. 24.

2. Pariset cité par Féré. *Pathologie des émotions*. Paris, Alcan, 1892, p. 354.

3. Foville. *Études sur la folie avec prédominance du délire des grandenrs*. Mémoires de l'Académie de médecine, 1869-70, p. 347.

queries, des menaces, des malédictions, des violences qui se retrouvent dans tous les cas, et que les évangélistes ne manquent point de nous signaler chez Ieschou bar-Iossef.

II

LES HAINES CHEZ IESCHOU BAR-IO SSEF

I

Le misisme de Ieschou bar-Iossef.

« Chez les Juifs, dès la plus haute antiquité, l'imprécation, l'injure, la malédiction, le blasphème, toutes les manifestations violentes d'une pensée exaltée, ont tenu la plus grande place dans l'expression des sentiments. Il est curieux de constater, maintenant encore, combien le Juif en apparence le plus calme se laisse souvent aller à la plus bruyante colère. A la suite d'une discussion futile, au fond de sa boutique, dans la rue même, sans souci d'un respect humain misérable, il éclate¹. »

Cette irritation générique fut, chez Ieschou bar-Iossef, considérablement aggravée par son délire. Ses apologistes font de lui un dieu d'amour. Ils ont à satiété reproduit ces phrases :

« *Je suis débonnaire et humble de cœur*². »

« *Heureux les débonnaires, car ils posséderont la terre*³! »

« *Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent*⁴. »

1. Victor Trenga. *Les psychoses chez les Juifs d'Algérie*. Montpellier, De lord, 1902, p.10.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XI.

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, V.

4. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, V.

Comme si les hommes possédaient toujours les qualités qu'ils se prêtent, comme si les moralistes éprouvaient toujours les sentiments qu'ils exaltent !

« *Débonnaire* », le fils du charpentier de Nazareth ne le fut qu'à ces heures d'ivresse où les paysans lui criaient :

« Tu es le Maschiah ! Tu es le Fils d'Elohim ! »

Il ne le fut qu'à l'égard de ses disciples, les plus crédules, les plus dociles, les plus serviables, les plus aimants.

Pour les autres, il n'avait que l'injure à la bouche et le fouet à la main ¹ !

1. Dans *Le livre de la Naissance de la bienheureuse Miriam*, nous lisons que les Nazaréens haïssaient Ieschou bar-Iossef depuis son enfance. Comme il venait de tuer(?) un autre enfant, qui l'avait bousculé, ils allèrent trouver son père et lui dirent :

« Emmène ce Ieschou d'ici, car il ne peut habiter avec nous, dans cette ville. Ou du moins apprends-lui à bénir et non à maudire. »

Iossef alla donc vers Ieschou et l'avertissait, disant :

« Pourquoi agis-tu ainsi ? Beaucoup déjà ont à se plaindre de toi et nous ont en haine à cause de toi et, par ta faute, nous endurons les vexations des gens. »

Alors les gens s'attroupèrent contre Ieschou et l'accusaient auprès de Iossef. Et Iossef, voyant cela, fut fort effrayé craignant que le peuple d'Israël n'usât de violence et n'en vint à la sédition. (XXX.)

D'après Theoma (*Récit des enfances du Seigneur*), un maître d'école, Zakkay, dit à Iossef :

« Emmène-le, je t'en prie... je ne puis supporter la sévérité de son regard. »

Et le père dit à un autre maître :

« Si tu en as le courage, frère, prends-le avec toi ! » (VII.)

Un peu plus loin, on lit : « Personne n'osa plus le mettre en colère, de peur d'être maudit par lui. » (VIII.)

Cette méchanceté qui apparaît dès l'enfance, est un trait de caractère signalé par Morel chez les jeunes dégénérés, en particulier chez les hérédito-alcooliques. Deux des sujets dont il donne l'observation rappellent singulièrement le Ieschou bar-Iossef décrit par Theoma.

L'un devint « à l'âge de trois ans, la terreur des petits enfants de sa localité, et il leur faisait subir des tortures incroyables ».

Un autre, Charles X., fils d'alcoolique, montra, « dès l'âge le plus tendre, les instincts les plus cruels ; placé de bonne heure dans divers établissements d'éducation, il fut successivement chassé de tous, et renvoyé chez ses parents ». Morel. *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*. Paris, Baillièrre, 1857, pp. 116, 119.

Charles Escorne publie des observations analogues, entre autres celle-ci :

Pendant ses périodes d'excitation, X, âgé de onze ans, « cassait et bri-

Aussi bien ces phrases ne se trouvent qu'au début des évangiles, et elles ne traduisent que des accès de bonté, alors que le misisme de Ieschou bar-Iossef se manifesta jusqu'à la fin de sa vie.

Ce « dieu d'amour » élevait la haine à la hauteur d'une règle morale :

« Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il tiendra à l'un et méprisera l'autre ¹. »

« Ne croyez pas que je sois venu apporter paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter paix, mais cimelerre, CAR JE SUIS VENU METTRE EN DIVISION L'HOMME CONTRE SON PÈRE, LA FILLE CONTRE SA MÈRE, ET LA BRU CONTRE SA BELLE-MÈRE; et les ennemis de l'homme, ce seront les gens de sa maison! Qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ²! »

« JE SUIS VENU JETER LE FEU SUR LA TERRE et que désirai-je, sinon qu'il brûle déjà!... Estimez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre? Non, vous dis-je, mais plutôt la discorde; car désormais cinq dans la même maison seront divisés, trois contre deux, et deux contre trois: le père sera en discorde avec le fils et le fils avec le père, la mère avec la fille et la fille avec la mère, la belle-mère avec la bru et la bru avec la belle-mère ³. »

« SI QUELQU'UN VIENT VERS MOI ET NE HAIT NI SON PÈRE, NI SA MÈRE, NI SA FEMME, NI SES ENFANTS, NI SES FRÈRES, ET SES SOEURS, NI LUI-MÊME, IL NE PEUT ÊTRE MON DISCIPLE ⁴! »

sait tout ». A l'école, « il était tellement turbulent et si insupportable que ses maîtres fatigués ne voulaient plus le conserver; on cherchait à le rendre à sa famille. » (Charles Escorne. *De l'excitation cérébrale chez les enfants*. Thèse de Paris, 1898, p. 26.)

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VI.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.

3. Évangile de Lucas, XII.

4. Évangile de Lucas, XIV.

Ecce homo! Voilà l'homme
Mais laissons parler les faits.

II

**Accès de colère de Ieschou bar-Iossef contre
les objets inanimés.**

Tel était le misisme de Ieschou bar-Iossef qu'il s'adressait aux objets inanimés. On en jugera par la scène suivante, racontée par l'évangéliste selon Iohanan dit Markos avec sa sobriété et sa précision habituelles.

En ce temps-là, le Nazaréen ne quittait point les rives du lac de Tibérias, d'où il pouvait échapper aux inquisiteurs des sanhédrins et aux espions du tétrarque.

« Ce jour-là, le soir venu, Ieschou leur dit :

« Passons sur l'autre rive. »

Après avoir renvoyé la foule, ils l'emmenèrent dans le bateau, et près de lui se tenaient d'autres barques. Alors s'éleva un grand tourbillon, tellement que les vagues se jetaient dans le bateau, lequel s'emplissait déjà. Or Ieschou était à la poupe, dormant sur un support. Ils l'éveillèrent en disant :

« Rabbi, n'as-tu pas souci que nous périssions ? »

Ieschou, se réveillant, objurgua le vent et dit à la mer :

« Tais-toi et te tiens tranquille¹ ! »

« Il tança les vents et la mer². »

Je reviendrai sur ce sommeil étrange qui résiste aux soubresauts de la barque et aux cris des bateliers.

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIV.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, VIII.

Je ne veux qu'évoquer l'attitude de ce forcené haranguant les flots, rabrouant le vent, vociférant et gesticulant dans la tempête, qui lui prête je ne sais quoi de fantastique et de surhumain, les vêtements en désordre, hirsute, échelvé, si terrible et si dramatique que ses compagnons furent pris de « *frayeur* ».

Pour la juger cette attitude, il faut la transporter au milieu de nous, il faut imaginer le fils d'un charpentier de Douarnenez, accompagnant en mer des pêcheurs de sardine, et se mettant tout à coup à apostropher les flots. Que dirait-on, que ferait-on d'un tel homme ?

Que dirait-on aussi, que ferait-on d'un homme qui, hors de la saison des figues, maudirait un figuier coupable de ne point porter de fruits ?

C'est pourtant ce que fit Ieschou bar-Iossef.

Il se rendait de Béthania à Hiérusalem :

« Quand ils furent partis de Béthania, il eut faim ; et, voyant de loin un figuier qui avait ses feuilles, il vint voir s'il y trouverait quelque chose ; et, y étant venu, il n'y vit que des feuilles, CAR CE N'ÉTAIT PAS LA SAISON DES FIGUES. Sur ce, s'adressant au figuier, Ieschou lui dit :

« Que plus jamais, nul ne mange de ton fruit ! »

« Et ses disciples l'entendirent¹. »

III

Accès de colère de Ieschou bar-Iossef contre ses disciples.

Nous retrouvons chez le thaumaturge de Nazareth cette rudesse et cette insolence que se permettent certains

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, XI.*

chirurgiens en renom à l'égard des pauvres gens qui viennent solliciter leurs soins.

I. L'évangéliste selon Iohanan dit Markos nous décrit en ces termes son attitude à l'égard d'un homme qu'il avait guéri d'une affection de la peau :

« *Après de MENAÇANTES recommandations, Ieschou le renvoya avec ces paroles :*

« *Garde-toi d'en rien dire à personne, mais cours te montrer au cohen et offre, pour ta purification, ce qu'a commandé Mosché pour l'attestation des cohanim¹.* »

II. Les pêcheurs et les laboureurs qui formaient la majorité de sa clientèle ne comprenaient pas toujours le langage imagé de cet orateur de synagogue :

Un jour qu'il leur disait :

« *Avisez-vous à vous garder du levain des pérouschim et du levain d'Hérodès !* »,

ils restèrent interloqués,

« *et ils se disaient les uns aux autres qu'ils n'avaient pas de pain.* »

Ce qu'entendant, Ieschou irrité leur cria :

« *Pourquoi vous entretenez-vous de votre manque de pain... Vous avez le cœur stupide² !* »

III. Une autre fois, faisant allusion à une aubaine alimentaire, que sa présence leur avait procurée et qui leur avait paru miraculeuse, il leur dit avec aigreur :

« *Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des*

1. Évangile selon Iohanan dit Markos, I. Les lépreux guéris devaient faire constater leur guérison par un cohen et offrir un sacrifice à Iahvé. (Lévitique, XIV.)

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

*miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous êtes rassasiés*¹. »

IV. Il ne pouvait supporter la moindre contradiction de leur part.

Un jour, obligé de quitter la tétrarchie d'Hérode Antipas, il leur déclara

« qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté des zékénim, des chefs des cohanim et des sophérim, qu'il fût mis à mort et ressuscitât trois jours après. Et il tenait ce propos tout ouvertement. Alors La Pierre, prenant Ieschou à part, se mit à le reprendre :

« Aie compassion de toi-même, rabbi, cela ne t'advient pas ! »

Mais lui, se retournant et regardant ses disciples, reprit La Pierre en ces termes :

*« Arrière de moi, Schalan, car tu ne comprends point les choses d'Élohim, mais celles des hommes*² ! »

Incompréhensible chez un homme sain d'esprit, cette colère s'explique admirablement chez un mégalothéomane. Ieschou bar-Iossef, qui croyait devoir ne séjourner que trois jours dans le scheöl, et pour qui la mort (je dis la mort, et non le supplice) n'avait qu'une importance secondaire, ne sent point ce qu'il y a de tendresse dans le cri de Schiméön bar-Iona. Il ne sait qu'une chose, c'est que son apôtre lui donne un démenti, et que, mettant en doute sa faculté prophétique, il ose déclarer que le Fils d'Élohim ne ressuscitera pas.

V. L'ombrageux Maschiah s'irritait même lorsqu'on allait, sans le savoir, contre ses désirs.

Un jour, *« on lui présenta de petits enfants pour qu'il les*

1. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VI.*

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.*

touchât; mais les disciples repoussaient ceux qui les présentaient. Ce que Ieschou voyant, il en fut indigné¹. »

Dès lors on conçoit qu'il fût un objet d'effroi pour ces pauvres gens. Après avoir rapporté une de ses paroles, l'évangéliste selon Iohanan dit Markos ajoute :

« Ils ne comprenaient rien à ce propos et CRAIGNAIENT de l'interroger². »

IV

Ieschou bar-Iossef et les goïm.

« Deux mots, écrit Edmond Stapfer, résument les sentiments habituels qui remplissaient l'âme d'un Palestinien au premier siècle : pratiquer la loi et haïr l'étranger³. »

« Un sentiment qui était commun à tous, écrit de son côté Edersheim, aux nobles et aux gens infimes, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux illettrés, c'était celui d'une haine immense pour les étrangers⁴. »

Toute relation intime avec eux était interdite. Entrer dans leur maison rendait impur jusqu'au soir. Il était défendu femme juive de prêter son concours à une femme non-juive en train d'accoucher. Et l'on lit dans la *Guémarâ de Jérusalem* que, le jour du l'Yom kippourim, un Juif peut enlever, le jour de Schabbath, des décombres tombés sur un Juif, mais non des décombres tombés sur un goï⁵. Si des ustensiles de cuivre avaient été achetés chez un non-Juif, il fallait les purifier par l'eau et par le feu, retoucher les couteaux et faire rougir les broches. Pour les

1. ἠγγανάκτησεν. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, X.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, IX.

3. Edmond Stapfer. *La Palestine au temps de Jésus-Christ*. Paris, Fischbacher, 1892, p. 357.

4. Edersheim. *La société juive à l'époque de Jésus-Christ*. Paris, Fischbacher, 1896, pp. 31-34.

5. *Guémarâ de Jérusalem*. Yoma, VIII, 5.

Benê-Israël, les goïm étaient des « ânes » et des « chiens ».

Ceci est de tous les temps. De tout temps les Juifs ont méprisé et détesté les non-Juifs : Babyloniens, Ninivites, Antiochiens, Romains. Ces haines de races se retrouvent avec la même intensité chez tous les sémites. L'Arabe déteste et méprise le « giaour » et le « iahoudi ».

Au temps de Ieschou bar-Iossef, les Juifs haïssaient surtout :

1° Les Romains, devenus leurs maîtres ;

2° Les publicains et les péagers.

Il y avait deux classes de publicains.

Les premiers étaient des chevaliers romains, des capitalistes groupés en compagnies, qui achetaient aux enchères publiques les revenus des colonies romaines.

Ils sous-louaient leurs fermes à des entrepreneurs fixés dans le pays. En Palestina, beaucoup de ces publicains de second ordre étaient des Juifs. C'étaient eux qui percevaient le tribut du César, taxe personnelle se composant d'une capitation fixe et d'un impôt sur le revenu, et frappant tout Juif âgé de douze ans (femmes) ou de quatorze ans (hommes) à soixante-cinq ans. C'étaient eux encore qui recueillaient la dîme des grains, le cinquième du vin et des fruits, les contributions indirectes, lesquelles absorbaient jusqu'à 12, 5 % de la valeur de l'objet, les droits de douane, le péage des ponts et des routes. Ils avançaient, moyennant des intérêts usuraires, l'impôt aux contribuables momentanément gênés, et n'hésitaient pas à poursuivre jusqu'à la prison le remboursement de leurs créances. Les Juifs les détestaient. Ils s'interdisaient de changer de l'argent dans leurs trésoreries, refusaient leur aumône et se croyaient autorisés à leur faire de fausses déclarations sur la matière imposable¹. Le publi-

1. *Talmud de Babylone*, Nidda, folio 77 a ; Baba Kamma, folio 49.

cain était-il Juif ? Il était excommunié ; son témoignage n'était pas reçu devant les sanhédrins ; on le mettait au rang des voleurs, des meurtriers, des femmes de mauvaise vie et des goïm.

Les publicains avaient à leur service des minuscules, les *péagers*. Ces rats-de-cave, insolents et voleurs, que les Juifs rencontraient partout, dans les villes, dans les villages, sur les routes, à l'entrée des ponts, n'étaient pas moins détestés que leurs maîtres¹.

Les Juifs haïssaient encore :

3° Les Chananéens, qu'ils avaient dépossédé de leurs terres et qui, sans doute, ne le leur avaient point pardonné ;

4° Les Samaritains, métis de Juifs et d'Assyriens, qui à leur tare anthropologique ajoutaient une tare religieuse, et prétendaient adorer Iahvé, non à Hiérusalem sur le Moria, mais en Samaria sur le Garizim.

Or Ieschou « était purement un Juif ; il n'a pas fait un acte ou dit une parole qui ne soit juive² ». Il partageait les haines de sa race.

I. Pour se rendre à Hiérusalem, il évitait de traverser la Samaria et prenait par la rive gauche du Jordanès.

II. Il tenait des propos contre l'impérator qui rappelaient ceux de Iehouda (de Gamala) :

« *N'appellez personne maître, car un seul est votre maître, etc.* »

III. On l'accusait de défendre, comme l'insurgé galiléen, de payer le tribut du César.

IV. Il tenait à ses disciples des propos comme ceux-ci :

1. Edersheim. *La société juive à l'époque de Jésus-Christ*. Paris, Fischbacher, 1896, pp. 69-72.

2. Ernest Havet. *Études d'histoire religieuse*. Revue des Deux Mondes, 1881, t. XLIV, p. 622.

« *En priant, n'usez point de bavardage comme les goïm, car ils s'imaginent être exaucés grâce à un long parler*¹. »

« *Que si ton frère t'a offensé, va le reprendre entre vous deux seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère. Mais, s'il ne t'écoute, prends avec toi deux ou trois autres, afin que la chose tienne d'après l'avis de deux ou trois témoins. Ne daigne-t-il les ouïr? Dis-le au kahal et, s'il ne veut ouïr le kahal, QU'IL TE SOIT COMME LE GOÏ ET LE PUBLICAIN*². »

V. Au moment d'envoyer ses apôtres en mission, il leur fit la recommandation suivante :

« *N'ALLEZ POINT VERS LES GOÏM, NI N'ENTREZ DANS AUCUNE VILLE DES SAMARITAINS, mais allez plutôt vers les moutons perdus de la maison d'Israël*³. »

VI. Aux confins de Tyrus, une Syro-phénicienne s'étant jetée à ses pieds en le suppliant de guérir sa fille malade, il lui dit brutalement :

« *Je ne suis envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël*⁴ ! »

Comme elle insiste, il l'injurie :

« *Laisse d'abord se rassasier les enfants (les enfants d'Israël), car il n'est pas bon d'enlever le pain des enfants et de le jeter aux CHIENS (les non-Juifs)*⁵. »

En Orient, où le chien, sale, puant, nourri de détritibus et de cadavres, est chassé de partout à coups de pied, il n'est point d'injure plus grave. Les Juifs la réservaient aux goïm, surtout aux Romains, comme les Arabes la réservent

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VI.
2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XVIII.
3. Évangile selon Lévi dit Matthia, X.
4. Évangile selon Lévi dit Matthia, V.
5. Évangile selon Lévi dit Markos, VI.

aux Français, qu'ils appellent aussi les *Roumis*¹, en souvenir des gloires romaines.

Mais ces haines, qui impliquent le sentiment de la solidarité ethnique, ne tiennent guère chez les paranoïaques.

Comme chez Mohammed, qui changeait d'attitude à l'égard des Juifs, suivant qu'il espérait ou non les attirer à lui, la xénophobie de Ieschou bar-Iossef, serve de son délire, suivit les tribulations de sa carrière et ne résista pas aux insuccès de sa mission.

Alors que les Juifs, cédant à leurs théologiens, s'éloignaient peu à peu du prophète de Nazareth, les Samaritains et les Romains, sur lesquels sophérim et pérouschim n'avaient aucune influence, l'accueillaient avec intérêt ou avec faveur. Il avait « l'occasion d'opposer la promptitude de leur foi à l'affligeant endurcissement des Juifs² ».

Ceci modifia ses sentiments à leur égard.

I. Un jour, en lui disant : « *Il aime notre nation et nous a bâti la synagogue*³ », les zékénim de Capharnaüm l'amènèrent auprès d'un centurion, — les militaires de carrière ont toujours été fort crédules, — dont l'ordonnance était atteint de paralysie. Cet officier tint au thaumaturge le langage suivant :

« *Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement un mot et mon serviteur sera guéri.* »

Ce qu'entendant, Ieschou, émerveillé, dit à ceux qui le suivaient :

« *En vérité, je vous assure que, même en Israël, je n'ai point trouvé une si grande foi. Oui, je vous déclare que beaucoup, venant d'orient et d'occident, seront à table au Royaume des cieux avec Abraham, Icehak et Iaäkob, tandis*

1. Abréviation de *Romani*.

2. Strauss. *Vie de Jésus*. Paris, Hetzel, II, p. 291.

3. *Évangile de Lucas*, VII.

que LES FILS DU ROYAUME (les Juifs) SERONT EXPULSÉS DANS LES TÉNÈBRES DU DEHORS, LÀ OÙ IL Y AURA LAMENTATION ET GRINCEMENT DE DENTS¹. »

« *Le Royaume d'Élohim, dira-t-il encore aux Hiérusalémmites, vous sera enlevé pour être donné à une nation qui en produira les fruits*². »

De là, chez certains apologistes, cette affirmation que le fils du charpentier de Nazareth était un internationaliste, à la façon de Guesde ou de Jaurès. Il n'est point d'erreur plus grave. Comme tous les mégalothéomanes, Ieschou ne s'intéressa jamais qu'à lui-même et à ceux qui croyaient en lui.

S'il blâme ses disciples de demander que le feu du ciel tombe sur des Samaritains qui ont refusé de recevoir la troupe errante, parce qu'elle se rendait pour une fête religieuse à Hiérusalem, c'est que l'outrage s'adressait au judaïsme et non pas à lui, et s'il conte la parabole du Bon Samaritain, c'est que la foi qu'avaient en sa divinité certains de ces hérétiques avait modifié sa conception du prochain, telle qu'elle lui avait été suggérée par ses congénères. « Les Juifs, écrit Alfred Loisy, en refusant de l'entendre, l'avaient poussé vers les païens³. »

Le prochain, pour lui, ce n'était plus le Juif, mais ce n'était point l'homme, c'était le ieschouite, rien de plus, quelle que fût sa nationalité et sa race. Lorsqu'il dit de ses disciples : « *Je prie pour eux, non pour le monde* », nous touchons le fond de son altruisme.

Au surplus, cette conception du prochain, nous la retrouvons telle quelle chez les chrétiens fanatiques du vingtième siècle. Leur miséricorde n'est infinie que pour leurs core-

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, VIII.

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XXI.

3. Alfred Loisy. *Jésus et la tradition évangélique*. Paris, Nourry, 1910, p. 258.

ligionnaires. Quant à l'incroyant, à l'incroyant réfléchi et incurable, il est bon pour les fossés de Monjuich.

V

Ieschou bar-Iossef et les autres prophètes.

Ieschou bar-Iossef s'assimilait aux anciens prophètes. C'est ce qui ressort de l'apostrophe suivante :

« Hiérousaleme ! Hiérousaleme ! qui massacres les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés ! combien de fois ai-je voulu assembler tes enfants, comme la poule assemble ses poussins sous son aile, et vous ne l'avez point voulu¹ ! »

Il était en effet de ses prophètes à qui l'on jetait des pierres.

Or les mystiques se haïssent entre eux. Nicolas Boileau-Despréaux nous a laissé la peinture amusante des rivalités intestines du clergé français au dix-septième siècle. C'était bien autre chose en Palestine. Les historiens de la Bible nous montrent Éliyahou massacrant les prophètes de Baal, et Cidkiyahou bèn-Kenaäna souffletant Mikayehou.

Au premier siècle de l'ère vulgaire, les querelles et les pugilats étaient si fréquents dans le temple de Hiérousaleme que les procurateurs en faisaient surveiller le parvis par des factionnaires postés sur les tours de la forteresse Antonia. Ceux-ci, en cas de tumulte, avertissaient la garde, qui intervenait et rétablissait l'ordre.

Ces fonctionnaires, nous les retrouvons aujourd'hui presque à la même place ; ils n'ont fait que changer de costume : ils ont dépouillé le casque et la chlamyde des légionnaires, pour revêtir le fez et la veste des soldats turcs. Le pacha de Jérusalem, qui a son sérail à l'endroit même où Pontius Pilatus avait son prétoire, s'est vu en effet dans

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIII.

l'obligation de suivre les errements des procureurs romains. Comme les sectes juives dans le temple d'Hérode le Grand, les diverses chrétientés se battent dans le Saint-Sépulcre : elles s'assomment à coups de croix.

Ieschou bar-Iossef suivait donc une tradition fort ancienne et fort durable lorsqu'il disait de ses rivaux :

« Donnez-vous garde des faux nébiim, lesquels viennent à vous en habits de moutons (vêtus d'une peau de mouton), mais par dedans sont des loups ravissants. A leurs fruits vous les connaîtrez. Des épines cueille-t-on des grappes, et sur les chardons des figes ? Ainsi tout bon arbre produit de bons fruits, mais tout arbre pourri de mauvais. Tout arbre qui ne donne pas de bons fruits est coupé et jeté au feu (le Gué-Hinnon.) (C'est la règle. Ieschou bar-Iossef envoie tous ses ennemis, tous ses compétiteurs en enfer.) Vous les connaîtrez donc à leurs fruits ¹. »

Ceux qui, avant lui, ce sont dits le *Maschiah*, ne sont que des larrons, des brigands, de mauvais bergers, toujours prêts à fuir devant le loup, qu'il s'appelle Hérode Antipas, Iossef Kaïapha ou Pontius Pilatus :

« Amen, amen, je vous affirme que je suis la porte des moutons ; AUTANT QU'IL EN EST VENU AVANT MOI SONT LARRONS ET BRIGANDS, mais les moutons ne les ont point écoutés. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il pourra entrer sortir et trouver pâture. Le larron ne vient que pour dérober, tuer et détruire ; je suis venu, moi, pour qu'elles aient vie en abondance. Je suis le bon berger ; le bon berger donne sa vie pour ses moutons, mais le mercenaire, qui n'est point berger et à qui n'appartiennent pas les moutons, voit arriver le loup, délaisse les moutons et s'enfuit ; le loup les ravit et les disperse. Ainsi le mercenaire prend la

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, VII.

fuite, parce qu'il est mercenaire, et n'a cure des moutons¹. »

VI

Ieschou bar-Iossef et les incrédules.

Comme tous les mégalothéomanes, Ieschou bar-Iossef haïssait ceux qui ne croyaient point en sa nature divine, en son pouvoir surhumain.

Cette haine se trahissait constamment dans ses paroles :

« QUICONQUE N'EST PAS POUR MOI EST CONTRE MOI² ! » disait-il.

« Quelqu'un de la foule, prenant la parole, dit à Ieschou :

« Rabbi, je t'ai amené mon fils, lequel a un esprit muet qui le jette à terre, partout où il le saisit ; et alors mon fils écume, grince des dents et devient raide. J'ai requis tes disciples de chasser l'esprit, mais ils n'ont rien pu. »

Ieschou, lui répondant, s'écria :

« O nation incrédule, jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand supporterais-je ? Amenez-le-moi³ ! »

« N'est-il pas vrai, écrit Ernest Havet, que ces paroles font peine, et que la naïveté du récit lui donne l'accent d'un charlatan qui se fâche quand on ne se rend pas du premier coup à ses prestiges⁴. »

« Là où on ne voudra pas vous recevoir et vous écouter, dit-il à ses apôtres, parlez et secouez la poussière de

1. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

3. Évangile selon Iohanan dit Markos, IX.

4. Ernest Havet. *Études d'Histoire religieuse*. Revue des Deux Mondes, 1881, t. XLIV, p. 608.

dessous vos pieds en témoignage contre ces gens¹ ! » « En vérité, je vous dis qu'il y aura plus d'aise, au jour du jugement, pour le pays de Sedôm et de Gamora que pour cette ville-là² ! »

« Malheur à toi, Chorazin ! Malheur à toi, Bethsaïda ! car si dans Tyrus et dans Sidonis s'étaient accomplis les miracles accomplis en vous, depuis longtemps, dans le sac et la cendre elles se fussent converties. Aussi vous dis-je qu'au jour du jugement, il y aura pour Tyrus et pour Sidonis plus d'aise que pour vous. Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux lieux infernaux, car si parmi ceux de Sedôm avaient été exécutés les miracles exécutés en toi, la ville fût demeurée jusqu'aujourd'hui. Aussi vous dis-je que ceux de Sedôm seront plus tolérablement traités que toi au jour du jugement³ ! »

Dans la capitale juive, où les Soukkoth, les Schabouoth et la Paskhâ amenaient trois fois l'an, du fond des provinces, les illuminés les plus pittoresques, le Fils de l'Homme eut toutes les peines du monde à attirer l'attention sur lui.

Les malicieux Hiérusalémites ne pouvaient prendre au sérieux cet ouvrier de Nazareth, qui leur expliquait, en un patois émaillé de citations bibliques, qu'il était descendu du ciel.

Beaucoup de gens cultivés ne se faisaient point d'illusion sur son cas. Ils l'écoutaient un instant, haussaient les épaules et s'en allaient en disant :

« Il a un démon et il est fou⁴ ! »

Mais aussi, chez le Dieu méconnu, quel ressentiment ! quelle raucune !

1. *Évangile selon Iohanan dit Markos, VI.*

2. *Évangile selon Lévi dit Matthia, X.*

3. *Évangile de Lévi dit Matthia, XI.*

4. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya, X.*

« En ce temps-là, quelques-uns lui vinrent parler des Galiléens dont Pilatus avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices. Ieschou leur répondit en ces termes :

« Pensez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que le reste des Galiléens parce qu'ils ont souffert cela? Non, vous dis-je, et, SI VOUS NE VOUS AMENDEZ (SI VOUS NE ME RECONNAISSEZ POUR LE MASCHIAH) VOUS PÉRIREZ TOUS DE LA MÊME FAÇON!.. Ou bien estimez-vous que les dix-huit sur lesquels tomba la tour, près de Siloah, et qu'elle écrasa étaient plus coupables que le reste des gens de Hiérusalem? Non, vous dis-je et, SI VOUS NE VOUS AMENDEZ, VOUS PÉRIREZ TOUS DE LA MÊME FAÇON¹! »

« Ieschou (qui était alors en la troisième année de ce qu'on est convenu d'appeler son « ministère ») raconta aussi cette parabole :

« Un homme (Iahvé) avait un figuier (Hiérusalem) planté dans sa vigne (le monde juif); il y vint chercher du fruit (des disciples pour Ieschou) et n'en trouva point. Il dit au vigneron (Ieschou) :

« Voici que, depuis trois ans, je viens chercher du fruit dans ce figuier et n'en trouve point. Coupe-le. Pourquoi épuise-t-il inutilement le sol? »

Le vigneron lui fit cette réponse :

« Seigneur, laisse-le encore pour cette année jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier (que j'aie fait une dernière tentative pour conquérir Hiérusalem), peut-être donnera-t-il du fruit, sinon tu le couperas². »

Au moment de faire, sans grand espoir de réussite, son entrée solennelle dans la ville sainte, il lui adresse cette menace conditionnelle :

1. Évangile de Lucas, XIII.

2. Évangile de Lucas, XIII.

« Si, toi aussi, tu eusses reconnu — ne serait-ce qu'en ce jour — ce qui convient à ton bonheur ! (c'est-à-dire de me reconnaître pour le Maschiah et de m'accepter comme roi). Maintenant, cela reste dérobé à tes yeux. Car t'advieront des jours où tes ennemis t'entoureront de tranchées, où ils te presseront et t'ensermeront de toutes parts. Ils le raseront, toi et tes enfants, et ne laisseront pas une pierre sur l'autre, PARCE QUE TU N'AS PAS CONNU LE TEMPS DE TA VISITATION¹ ! »

Sa tentative de coup d'état échoue lamentablement. Elle passe presque inaperçue. Le procureur l'ignore. Ses légionnaires ne sont pas émus ; ses « explorateurs » n'ont pas cru devoir lui rendre compte de cet incident banal entre tous : des Galiléens, venus à Hiérusalem pour la Paskhâ, acclamant un thaumaturge de leur province. Quant aux Hiérusalémites, ils sont restés aussi indifférents à cette manifestation que le seraient les Parisiens, si les Bretons de Paris allaient acclamer un de leurs rebouteux à la gare Saint-Lazare.

Ieschou bar-Iossef est exaspéré. Il accable de prophéties foudroyantes le temple, Hiérusalem, la Judœa, la Palestina, le monde entier :

« Comme Ieschou sortait du temple, un de ses disciples lui dit :

« Rabbi, regarde quelles pierres et quel bâtiment ! »

— « Vois-tu, répondit Ieschou, ces grandes constructions. Il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée ! »

Et, comme il était assis au mont des Oliviers, en face du temple, La Pierre, Iaäkob, Iohanan et Andréas l'interrogèrent À PART :

« Dis-nous quand arriveront ces choses, et quel signe annoncera leur accomplissement. »

Ieschou se mit à leur dire :

1. Évangile de Lucas, XIX.

« Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise ! Car il en viendra en mon nom avec ces mots : « C'est moi ! » qui en égarent beaucoup. Or, quand vous entendrez des guerres et des bruits de guerre, n'en soyez point troublés, car cela doit arriver ; mais ce ne sera pas encore la fin, car une nation s'élèvera contre l'autre, et un royaume contre l'autre ; il y aura çà et là des tremblements de terre, des famines et des troubles (« des pestes, des épouvantements et de grands signes au ciel¹ ! ») Ce sera le commencement des douleurs !... Quand vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne doit pas (« dans le lieu saint² ») — qui lit cela y prenne garde³ ! — alors que les habitants de la Judœa fuient vers les montagnes ! Quiconque sera en haut de la maison, qu'il ne descende point en sa maison et n'y entre point pour en emporter aucune chose ! Que celui qui sera au champ ne retourne point pour prendre son vêtement !

« Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là ! Priez que cela n'arrive pas en hiver. Car, en ce temps-là, il y aura une affliction telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement de la création des choses qu'Élohim a faites jusqu'à maintenant, et qu'on n'en verra plus !... Pareillement, en ce temps-là, après cette tribulation, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera point sa clarté, les étoiles du ciel tomberont et les forces qui sont aux cieux seront ébranlées⁴ ! »

« Quand vous verrez Hiérusalem enserrée d'armées, vous saurez que la désolation est prochaine !⁵ ... Que ceux qui se trouvent au milieu de la ville en sortent, et que ceux qui sont aux champs n'entrent point dans la cité ! Car

1. Évangile de Lucas, XXI.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV.

3. Addition de copiste.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, XIII.

5. Évangile de Lucas, XXI.

ce seront DES JOURS DE VENGEANCE pour accomplir tout ce qui est écrit! »

« Car il y aura sur la terre une grande angoisse, et une colère contre ce peuple! Ils tomberont au tranchant de l'épée et seront emmenés captifs parmi toutes les nations, et Hiérusalem sera foulée par les goïm, jusqu'à ce que les temps de ceux-ci soient accomplis!

« Il y aura encore des prodiges au soleil, dans la lune, dans les étoiles, et sur la terre, une angoisse des nations en détresse au milieu des mugissements de la mer et des ondes! Les hommes rendront l'âme de peur, dans l'attente de ce qui devra survenir au monde car les puissances des cieux seront ébranlées!... Je vous affirme vraiment que cette génération ne finira point que tout cela ne soit accompli¹! »

Sur le chemin du Golgotha, il songe plus à menacer qu'à se plaindre et dit aux femmes qui le suivent en pleurant :

*« Filles de Hiérusalem! ne pleurez point sur moi, mais sur vous et sur vos enfants, car voici que viennent les jours où l'on dira : « Heureuses les stériles et les ventres
« qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point
« allaité! » Alors on se mettra à crier aux montagnes :
« Tombez sur nous! » et aux collines : « Couvrez-nous! »
Car, s'il en est ainsi du bois vert, qu'adviendra-t-il au bois sec²! »*

« AU CIEL APPARAÎTRA LE FILS DE L'HOMME, ET SE LAMENTERONT TOUTES LES RACES DE LA TERRE³! »

Prophéties traditionnelles chez les théomanes d'Israël et qui, dans cette peuplade anarchique, se réalisaient toujours.

Nous les retrouvons, quelques années après Ieschou

1. Évangile de Lucas, XXI.

2. Évangile de Lucas, XXIII.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV.

bar-Iossef, dans la bouche d'un autre paysan juif, Ieschou bar-Hanan.

Un jour, à Hiérusalem, pendant la fête des Soukkoth, cet aliéné se mit à crier :

« Voix contre Hiérusalem ! Voix contre les nouveaux mariés et contre les nouvelles mariées ! Voix contre tout le peuple ! »

Le grand sanhédrin (sans doute après l'avoir jugé et condamné à mort pour blasphème), le conduisit devant le procureur Albinus (afin qu'il ratifiât la sentence). Celui-ci fit flageller le prophète de malheur. A chaque coup, Ieschou bar-Hanan criait : « Malheur ! Malheur sur Hiérusalem ! »

Albinus lui ayant demandé qui il était, d'où il était et ce qui le faisait parler de la sorte, il ne répondit pas un mot. Ce que voyant, le procureur refusa de prendre à son compte la sentence des magistrats juifs et le renvoya comme fou.

La même procédure fut suivie — nous le verrons dans la suite — à l'égard de Ieschou bar-Iossef, avec cette différence que le procureur d'alors, Pontius Pilatus, ne sut point résister aux objurgations des sanhédrinites et, au lieu de relâcher le Nazaréen comme il en avait l'intention, le condamna au supplice de la croix.

D'ailleurs il est probable que si Ieschou bar-Iossef n'avait pas été exécuté, il eût continué à provoquer du scandale dans la ville sainte.

C'est ce que fit son homonyme, Ieschou bar-Hanan. Celui-ci, en effet, une fois remis en liberté, continua à parcourir les rues en criant :

« Malheur ! Malheur sur Hiérusalem ! »

Il criait plus fort pendant les jours de fête, et se laissait battre sans protestation par les Hiérusalémites indignés.

Ainsi, comme les mégalothéomanes de tous les temps,

Ieschou bar-Iossef se vengeait de son impuissance en évoquant des désastres. Il savourait par avance, dans son orgueil et dans sa cruauté, le plaisir d'un triomphe sanglant.

Dans les cas de ce genre « la colère, dit Ribot, n'est plus à l'état parfaitement pur. Il y a l'instinct destructeur, plus, à une dose variable, l'instinct satisfait de la domination ¹ ».

Ieschou bar-Iossef s'abandonnait entièrement à ces deux instincts. Les privations de siège, les horreurs de l'assaut, du sac et du carnage, la violation du temple, l'anéantissement de la ville, la déportation de ses habitants, le tremblement de la terre, la chute et l'extinction des étoiles ne suffisaient point à les assouvir. Il lui fallait encore cette vengeance suprême, la damnation éternelle, infiniment plus grave que la mort :

« SIVOUS NE CROYEZ PAS QUE C'EST MOI (le Maschiah), VOUS MOURREZ DANS VOS PÉCHÉS ² ! »

« *Qui croit en lui ne sera point jugé; mais QUI NE CROIT PAS EST DÉJÀ JUGÉ POUR N'AVOIR PAS EU FOI AU NOM DU FILS UNIQUE D'ÉLOHIM* ³. »

« *A qui scandaliserait un de ces petits enfants qui croient en moi, mieux vaudrait qu'on lui mit au cou une pierre de meule ⁴ et qu'on le jetât à la mer ⁵ !* »

Un seul mot de lui à Iahvé, et cette damnation sera acquise :

« QUI ME RENIERA DEVANT LES HOMMES, MOI AUSSI JE LE RENIERAI DEVANT MON PÈRE, CELUI QUI EST AUX CIEUX ⁶ ! »

1. Ribot. *La psychologie des sentiments*. Paris, Alcan, 1908, p. 229.

2. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, VIII.

3. *Évangile de Iohanan bar-Zébadya*, III.

4. En Palestine, chaque maison avait son moulin à bras.

5. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, IX.

6. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, X.

« Si quelqu'un, écoutant mes paroles, ne les garde pas, ce n'est pas moi qui le jugerai ; je ne suis pas venu en effet pour juger le monde, mais pour le sauver¹. QUI ME REJETTE ET N'ACCUEILLE POINT MA PAROLE A SON JUGE ! LE VERBE QUE J'AI PRONONCÉ, VOILA CE QUI LE JUGERA AU DERNIER JOUR² ! »

« Le monde (le monde juif) me hait parce que je rends de lui ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises³. »

« Le monde vous hait-il ? Sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais, parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous en ai retirés en vous élisant, ce monde vous a en haine... Si je n'étais point venu, et que je ne vous eusse point parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils ne peuvent avoir d'excuse de leur faute. Qui m'a en haine a aussi en haine mon Père. Si je n'avais point accompli parmi eux des œuvres que nul autre n'aurait accomplies, ils seraient sans péché ; mais ils les ont vues et, malgré cela, ont détesté et moi et mon Père⁴. »

Quand le Paraclet sera venu, « il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement, DE PÉCHÉ PARCE QU'ILS NE CROIENT POINT EN MOI, de justice parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus (parce qu'il me tueront), de jugement parce que le prince du monde (probablement le nassi d'Israël, le cohen ha gadol) sera jugé⁵. »

La conséquence de cette condamnation sera la perte du Royaume des Cieux :

1. On lit dans la lettre de Ieschou bar-Iossef à Abgar le Noir : « Il est écrit de moi que ceux qui m'auront vu ne croiront pas, afin que ceux qui ne m'auront pas vu croient et soient sauvés. »

2. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, VII.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XV.

5. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XVI.

« *Le Royaume d'Élohim vous sera enlevé pour être donné à une nation qui en produira les fruits¹ !* »

« *Il y aura lamentation et grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Icehak et Iaäkob et tous les prophètes du Royaume d'Élohim et que vous serez jetés dehors² !* »

Cette exclusion du Royaume, c'est la mort définitive :

« *QUI REFUSE DE CROIRE AU FILS NE VERRA PAS LA VIE, MAIS SUR LUI DEMEURE LA COLÈRE D'ÉLOHIM³ !* »

Bien plus, c'est la condamnation aux supplices du Guê-Hinnom :

« *Je suis le véritable cep et mon Père est le vigneron; tout sarment qui ne porte point de fruit en moi, il le tranche et il émonde le sarment fécond, afin que celui-ci donne plus de fruit... Si quelqu'un ne reste en moi, il est retranché comme la branche et il sèche; puis on le ramasse, on le jette au feu et on le brûle⁴.* »

« *Ieschou leur proposa une autre parabole en ces termes : « Le Royaume des cieux est semblable à un homme qui a semé une bonne semence en son champ. Mais, pendant que les gens dormaient, son ennemi est venu semer de l'ivraie au milieu du blé; après quoi, il s'en est allé. Et, quand la semence fut en herbe et eut produit du fruit, alors apparut aussi l'ivraie. Sur ce, les serviteurs se présentèrent devant le maître de maison et lui dirent : « Maître, n'as-tu pas jeté de bonne semence en ton champ? » — « C'est l'ennemi, répondit-il, qui a fait cela. » Les serviteurs reprirent : « Veux-tu que nous allions cueillir l'ivraie? » — « Non, dit-il, de crainte qu'en ramassant l'ivraie, vous n'arra-*

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXI.

2. Évangile de Lucas, XIII.

3. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, III.

4. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, XV.

« chiez en même temps le blé. Laissez croître les deux
 « ensemble jusqu'à la moisson et, en la saison du coupe-
 « ment, je dirai aux moissonneurs : « Enlevez d'abord
 « l'ivraie et la liez en bottes pour la brûler, mais assemblez
 « le blé en mon grenier » ...

Ensuite, ayant renvoyé la foule, Ieschou entra dans la maison; et ses disciples vinrent à lui, disant :

« Explique-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. »

Il leur répondit en ces termes :

« Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'Homme. Le champ, c'est le monde. La bonne semence, ce sont les Fils du Royaume. L'ivraie, ce sont les Fils du Mauvais; et l'ennemi qui l'a semée, le Diable. La moisson, c'est la fin du siècle, et les moissonneurs sont les anges. Tout de même qu'on cueille l'ivraie et qu'on la brûle au feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'Homme enverra ses anges, qui arracheront de son Royaume tous les scandales et tous les fabricants d'iniquité pour les jeter en la fournaise ardente, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents ! »

Et, enfin rejetant le voile des similitudes :

« Quand le Fils de l'Homme viendra en sa gloire, ... il séparera les hommes les uns des autres, comme le berger sépare les moutons d'avec les boucs; il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Il tiendra... ce discours à ceux qui seront à sa gauche : « ÉLOIGNEZ-VOUS DE MOI, MAUDITS, ALLEZ AU FEU ÉTERNEL QUI EST PRÉPARÉ AU DIABLE ET À SES ANGES, CAR J'AI EU FAIM ET VOUS NE M'AVEZ POINT DONNÉ À MANGER; J'AI EU SOIF ET VOUS NE M'AVEZ POINT DONNÉ À BOIRE; J'ÉTAIS ÉTRANGER ET VOUS NE M'AVEZ POINT RECUEILLI; NU, ET VOUS NE M'AVEZ POINT VÊTU; MALADE ET EN PRISON, ET VOUS

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIII.

NE M'AVEZ POINT VISITÉ... *Toutes les fois que vous ne l'avez point fait à l'un de ces petits (mes disciples), vous ne l'avez point fait à moi-même*¹. »

Dès lors on s'explique les dures paroles qu'il adresse à sa mère. Miriam ne croyait pas — et pour cause — qu'il fût le Fils de Iahvé ; elle ne comprenait pas, la pauvre paysanne, « *tout ce qu'il lui disait*² » et, honteuse de ses propos incohérents, les gardait soigneusement « *en son cœur*³ ». Bien plus, nous la voyons se joindre à ses autres fils pour essayer de lui faire réintégrer le domicile maternel⁴. Enfin elle heurtait constamment ses convictions délirantes, en lui rappelant sa filiation humaine, son origine ouvrière, la famille misérable avec laquelle il avait rompu.

De là les mots de Kana et de Capharnaüm :

« *Il y eut une noce à Kana, et la mère de Ieschou était là. Ieschou fut aussi convié à cette noce, ainsi que ses disciples. Le vin manquant, la mère de Ieschou lui dit :*

« *Ils n'ont point de vin.* »

« *Qu'y a-t-il, femme* (« femme », alors que le roi Sché-lomo disait « ma mère⁵ »), *répondit Ieschou, entre toi et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.* »

Mais la mère dit aux serviteurs :

« *Faites tout ce qu'il vous commandera*⁶ ! »

La phrase : « *Qu'y a-t-il, femme, entre toi et moi ?* » a donné lieu à des commentaires inattendus.

M. Émile Faguet me reproche, c'est-à-dire reproche à Eugène Ledrain, professeur à l'École du Louvre, de l'avoir mal traduite.

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XXV.

2. 3. Évangile de Lucas, II.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, III.

5. Rois, I, II.

6. Évangile de Iohanan bar-Zébadya, II.

Selon lui, le *Ti émoi xxi soi* de l'évangéliste Iohanan bar-Zébadya signifie : « Qu'est-ce que cela te fait et à moi aussi ? »

M. Émile Faguet, qui représente à l'Académie française l'orthodoxie catholique, n'hésite point à appeler à la rescousse le directeur de conscience de Messieurs de Port-Royal.

Ce dut être, pour l'ombre de Le Maître de Saci, une bien grande surprise que d'être ainsi évoquée, à trois siècles de distance, par un académicien polygraphe, polychresthe et mondain.

« Qu'y a-t-il entre toi et moi ? » eût-il pu dire à M. Émile Faguet, à moins que, dépouillant tout à coup sa gravité janséniste, il ne lui criât avec un rire macabre :

« Qu'est-ce que cela te fait et à moi aussi ? »

Je succomberais sous la double attaque du solitaire et de sa pythonisse, si je n'avais pour moi des gens aussi redoutables et non moins austères que Le Maître de Saci et que M. Émile Faguet.

Aujourd'hui tous les exégètes traduisent comme Eugène Ledrain l'a traduite la phrase incriminée, et cette phrase, ils la connaissent bien, ils la retrouvent, avec le même sens irrité, en divers endroits de l'Ancien Testament. M. Émile Faguet, qui discute volontiers *de omni re scibili et quibusdam aliis*, veut-il me permettre de le conduire à travers cette littérature hébraïque qu'il ne paraît pas mieux connaître que les *Commentaires* de César ?

Dans les *Juges*, Iphtah envoie des messagers au roi des Béné-Ammon, avec ces mots : « Qu'y a-t-il entre toi et moi pour que tu viennes me combattre dans mon propre pays¹ ? »

Dans *Schémouël*, Abischaï bén-Çérouya, ayant manifesté son intention de décapiter un certain Schimeï, qui injurait

1. *Juges*, XI.

David, le roi calma en ces termes son zèle intempestif :

« Qu'y a-t-il entre vous et moi, ô les benê-Çerouya ? S'il m'injurie, c'est que Iahvé lui a donné cet ordre : « Injurie David¹ ! »

Le prophète Éliyahou s'installe chez une veuve de Çarépha, dont le fils, peu après, tombe gravement malade :

« Qu'y a-t-il entre nous, ô homme d'Élohim ? disait la mère au nabi. Tu serais donc venu chez moi pour me punir de mon péché et pour faire mourir mon fils² ! »

Dès lors on comprend que le bon Godet, chrétien fervent et apologiste convaincu du Nazaréen, écrive, après Bœumlein, au sujet de l'apostrophe de Kana : « Jésus se voit dans le cas de repousser l'influence que sa mère prétend exercer sur lui³ ».

Ce à quoi Luthardt ajoute, non sans mélancolie :

« C'est pour elle le commencement d'une douloureuse éducation. »

Quant au mot *γύναι* (femme), qui est le centre et la pointe de l'apostrophe, M. Émile Faguet n'en fait aucune mention. Ce n'est pourtant point ainsi, j'imagine, qu'on traite sa maman sur le quai Conti.

« Le sens de la phrase, dit Alfred Loisy, locution hébraïque dont il y a nombre d'exemples dans les deux Testaments, est très net : Jésus dit à sa mère qu'il n'y a rien de commun entre eux⁴. »

La locution hébraïque à laquelle Alfred Loisy fait allusion est « *Mah li vâlâk!* » On peut la traduire par une des suivantes : « Ce n'est pas ton affaire ! » « Mêle-toi de ce qui te regarde⁵ ! » « Laisse-moi tranquille ! » « Fiche-moi la paix ! »

1. *Schérouël*, II, XVI.

2. *Rois*, I, XVIII.

3. Godet. *Commentaire sur l'évangile de saint Jean*. Neuchâtel, Attinger 1903, t. II, p. 188

4. Alfred Loisy. *Le quatrième évangile*. Paris, Picard, 1903, p. 274.

5. Lesêtre. Article *Marie* du *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux.

Voilà, M. Émile Faguet, ce que votre Homme-Dieu voulait dire à sa mère.

L'aversion que le mégalothéomane éprouvait pour la pauvre femme qui l'avait cherché « *en grand peine* », lors de sa fugue dans la ville sainte et qui le suivra jusqu'au Calvaire, se trahit encore dans le passage suivant :

« *Une femme éleva la voix du milieu de la foule en disant :*

« *Heureux le ventre qui l'a porté et les mamelles que tu as sucées !* »

— « *Plutôt heureux, répliqua Ieschou, ceux qui écoutent la parole d'Élohim (c'est-à-dire ma parole) et qui la gardent¹ !* »

Cette aversion, il l'éprouvait également pour ceux de ses frères qui faisaient partie du clan antimessianique.

Un jour qu'il était dans une maison, entouré d'une foule d'auditeurs :

« *Survinrent sa mère et ses frères, lesquels se tenant dehors, le firent appeler. Or la foule était assise autour de lui. On lui dit donc :*

« *Voilà dehors ta mère et tes frères qui te demandent.* »

Il leur répondit ces mots :

« *Qui est ma mère et qui sont mes frères ?* »

Et, jetant les regards sur ceux qui étaient assis près de lui (« et étendant la main vers ses disciples² »), il ajouta :

« *Voici ma mère et mes frères, car quiconque fait la volonté d'Élohim (« de mon Père qui est aux cieux³ »), celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère⁴ :* »

1. Évangile de Lucas, XI.

2. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XII.

4. Évangile selon Iohanan dit Markos, III.

« *Ma mère et mes frères, lui fait dire de son côté l'évangéliste Lucas, sont ceux-là qui entendent la parole d'Élohim et la mettent en pratique*¹. »

Qu'on veuille bien maintenant rapprocher ces dialogues des passages où le fils de Iahvé ordonne à ses disciples de l'aimer plus que leurs parents, d'abandonner ceux-ci pour le suivre, bien plus de haïr père, mère, frères, sœurs, femme et enfants, et l'on sera fixé sur sa tendresse pour les siens.

En fait de sentiment familial, Ieschou bar-Iossef ne connaissait que la haine,

A cette conclusion on pourra objecter qu'il rappelle à un jeune homme riche ce commandement de la thora : « *Honore ton père et ta mère*² ! »

Mais honorer ses parents n'est pas les aimer. Et d'ailleurs ce commandement qui, dans sa bouche, fait partie d'une énumération, n'a pour lui que la valeur d'un article de la thora.

On peut en dire autant du reproche qu'il fait aux pérouschim de chercher à la tourner³.

Au surplus l'inaffectivité familiale est fréquente dans la folie.

« Les aliénés, écrit Esquirol, prennent en aversion les personnes qui leur sont chères; ils les injurient, les maltraitent, les fuient; c'est une suite de leurs soupçons, de leurs craintes⁴. »

Et ailleurs :

« Les monomaniaques ont peu d'affection pour leurs parents et leurs amis; ... souvent ils dédaignent les personnes qu'ils chérissaient le plus, ils les prennent en pitié,

1. *Évangile de Lucas*, VIII.

2. *Évangile selon Iohanan dit Markos*, X.

3. *Évangile selon Lévi dit Matthia*, XV.

4. Esquirol. *Des maladies mentales*. Paris, Baillièrre, 1838, t. I, pp. 15, 16.

à cause de la prétendue ignorance de ceux-ci, de leur pauvreté supposée, ou parce qu'ils sont indignes de comprendre le bonheur du monomaniacque et d'y prendre part¹. »

« On voit des aliénés, écrit Marcé, qui restent indifférents même vis-à-vis des personnes qui leur étaient le plus chères ; aucune nouvelle, aucune catastrophe ne peut les émouvoir ; tandis que d'autres présentent une exaltation malade dans leurs haines ou dans leurs affections habituelles. Quant à la perversion des sentiments affectifs et des instincts, elle est plus commune encore. Les malades, sous le prétexte le plus futile, conçoivent des sentiments de défiance et d'aversion contre leurs enfants, leurs parents, leurs amis, et témoignent à des étrangers et à des inconnus une confiance sans limites². »

« Les parents les plus proches, les amis les plus chers, écrit de son côté Ball, deviennent l'objet de leur aversion violente³. »

Dans la *paranoïa originaria* de Sander, surgissent, chez le malade, dès l'enfance ou l'adolescence, « des idées délirantes systématisées sur ce que ses parents ne sont pas véritables, qu'il provient d'une famille illustre ou royale, que, dans l'enfance, il a été changé et qu'il a été placé pour l'éducation chez les personnes qu'on nomme ses parents ; d'où la conclusion que tout cela a été fait pour quelque but, que cela est nécessaire pour quelqu'un. Le malade est convaincu qu'il diffère de ceux qu'on regarde comme ses parents par le caractère, les habitudes, par son aspect extérieur, etc. Le mystère de sa naissance l'intrigue de plus en plus, et chez lui naissent et s'enracinent diverses idées sur ce sujet. Dans certains cas, le malade

1. Esquirol. *Des maladies mentales*, t. II, p. 22.

2. Marcé. *Traité pratique des maladies mentales*. Paris, Baillière, 1862, p. 61.

3. Ball. *Leçons sur les maladies mentales*. Paris, Asselin, 1883, p. 136.

manifeste déjà de bonne heure une disposition hostile envers ses parents, il les évite, se fâche contre eux¹. »

Ces haines familiales sont surtout fréquentes chez les fous mystiques.

« Les prophètes et les réformateurs anciens ou modernes, écrit Murisier, fuient la maison maternelle, résistent inflexiblement à leurs parents, lorsque ceux-ci essayent de les reprendre, quittent leurs femmes et leurs enfants pour se mettre entièrement à la disposition de Dieu². »

Cette perversion des sentiments affectifs, Ieschou bar-Iossef voulait la retrouver chez ses disciples, pour la plus grande satisfaction de son orgueil :

1. Serge Soukhanoff. *Raisonnement pathologique*. Journal de psychologie normale et pathologique, 1909.

2. Murisier. *Les maladies du sentiment religieux*. Paris, Alcan, 1903, p. 93.

Dans le *Livre de la Naissance de la bienheureuse Miriam*, Ieschou répond à son père qui lui reproche d'attirer sur la famille, par sa malveillance, la haine des Nazaréens : « La malédiction de son père ne nuit à personne, si ce n'est à ceux qui font le mal » (XXVIII).

On lit dans le *Récit des enfances du Seigneur par Theoma, philosophe israélite*, que Iossef bar-Éli ayant tiré l'oreille à Ieschou, « l'enfant se fâcha et lui dit : « C'est bien assez pour toi de chercher sans trouver, et tu viens d'agir tout à fait en insensé ! » Or un maître d'école du nom de Zakkay, qui se trouvait là, entendit Ieschou parler ainsi à son père et s'étonna beaucoup qu'un enfant s'exprimât de la sorte » (V, VI).

Dans l'*Histoire de Iossef le charpentier*, Ieschou, corrigé, dit à son père : « Si vous n'étiez pas mon père selon la chair, il ne s'en faudrait pas que je vous apprenne ce que vous venez de faire ! » (XVIII.)

Et dans le *Traité de l'enfance de Ieschou suivant Theoma* : « Qu'il te suffise de me voir ! Ne me touche pas ! »

Plus tard, s'adressant à la fois à son père et à l'instituteur : « Vous tous, vous êtes des étrangers ! » leur dit-il.

L'inaffectivité familiale apparaît en effet dès l'enfance chez les dégénérés. Voici une observation de Paul Moreau (de Tours), où nous retrouvons, presque trait pour trait, deux anecdotes de la vie de Ieschou bar-Iossef enfant, d'après Theoma :

M..., âgé de douze ans, « se trouvant un jour dans les rues de L..., se mit, sans motif, à injurier son père. Poussé à bout, celui-ci lui donne un soufflet et n'y pense plus. »

A 14 ans, le même enfant « était sujet à des colères terribles, dans lesquelles il cassait et brisait tout. A ce moment, les voisins de la famille

« SI QUELQU'UN VIENT VERS MOI ET NE HAIT NI SON PÈRE, NI SA MÈRE, NI SA FEMME, NI SES ENFANTS, NI SES FRÈRES, NI SES SOEURS, NI LUI-MÊME IL NE PEUT ÊTRE MON DISCIPLE² ! »

Poussin avait bien raison de répondre aux Jésuites qui voulaient qu'il peignît, à leur intention, un Jésus bénin et douceâtre : « Notre Seigneur n'est pas un père Douillet ! »

VII

Ieschou bar-Iossef et les disciples honteux.

Parmi les braves gens qui s'étaient laissés entraîner dans l'aventure galiléenne, plusieurs hésitaient à se montrer en compagnie de ce vagabond hirsute, déguenillé et malpropre — les malades de ce genre sont tous ainsi, surtout en Orient — qui se disait le Fils de Iahvé et tenait des propos incohérents. Ieschou bar-Iossef détestait ces disciples honteux :

exigèrent qu'elle se séparât de son enfant ». Il fut placé à Work House, d'où il s'échappa au bout de neuf mois. Les mêmes scènes se renouvelèrent, et son frère commença... à éveiller en lui le sentiment de la haine envers ses parents. Il y réussit et bientôt le jeune homme se prit d'une grande aversion pour son père. Il ne témoigna pas encore de haine pour sa mère ».

A 17 ans, « sa haine pour sa mère commença à se révéler. Mots grossiers, coups, violences pour lui faire nettoyer ses chaussures, pour lui donner à manger. Il n'épargna rien à cette mère trop faible qui n'osait se plaindre à son mari ». Paul Moreau (de Tours). *La Folie chez les enfants*. Paris, Baillièrre, 1888, p. 201.

1. *Évangile de Lucas*, XI.

2. *Évangile de Lucas*, XIV.

3. Ernest Havet. *Études d'histoire religieuse*. Revue des Deux Mondes, 1881.

Dans le *Récit des enfances du Seigneur par Theoma*, Ieschou bar-Iossef dit : « Que les aveugles de cœur voient ! Pour moi je viens d'en haut pour les maudire ! » (VIII).

« QUICONQUE AURA EU HONTE DE MOI (« ET DE MÉS PAROLES ¹ »), PARMİ CETTE NATION ADULTÉRESSE ET PÉCHERESSE, LE FILS DE L'HOMME AURA PAREILLEMENT HONTÉ DE LUI, QUAND IL VIENDRA AVEC LES SAINTS ANGES, EN LA GLOIRE DE SON PÈRE ² ! »

VIII

Ieschou bar-Iossef et les disciples indociles.

Il ne suffisait pas de le croire, il ne suffisait pas de se proclamer hautement son disciple, il fallait avoir une foi agissante, il fallait se conformer à ses instructions :

« *Qui a écouté mes paroles ET NE LES A POINT MISES EN ACTE ressemble à l'homme ayant sa maison sur la terre, sans fondations. Le torrent la heurtant, aussitôt elle tombe et sa ruine est grande* ³. »

« *Chacun qui me dit : « Seigneur ! Seigneur ! » n'entrera pas au Royaume des Cieux, mais celui-là qui fait la volonté de mon Père, celui qui est dans les cieux.* »

Il menace en ces termes le « serviteur » (probablement Schiméön bar-Iona) qu'il a l'intention de mettre, en son absence, à la tête de sa domesticité (de ses disciples).

« *Si ce serviteur disait en lui-même : « Mon maître met longtemps à venir », et qu'il se prit à battre ses compagnons de service et même à boire et à manger avec les ivrognes, le maître de ce serviteur (Ieschou) surgirait un*

1. Évangile de Lucas, IX.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, VIII.

3. Évangile de Lucas, VI.

jour qu'il ne l'attendrait point et à une heure imprévue. Il le séparerait et le mettrait au rang des hypocrites, là où il y a des pleurs et des grincements de dents¹ ! »

« Le serviteur qui, connaissant la volonté de son maître, n'aura rien préparé, ni fait de conforme, sera fortement battu. Mais qui, ne connaissant pas cette volonté, se sera livré à des actes dignes de châtement, recevra moins de coups². »

Faire la volonté de son Père, c'est-à-dire sa propre volonté, c'était, avant tout, lui recruter des disciples :

Comme *« il était tout près de Hiérusalem »*, où il espérait se faire reconnaître pour le Maschiah, et que ces disciples *« pensaient qu'à l'instant le Royaume d'Élohim devait apparaître »*, il leur conta la parabole suivante, suggérée peut-être par l'aventure arrivée à Arkhélaos, qui s'était rendu à Roma pour recevoir le titre de roi et, après s'être heurté à l'opposition de ses futurs sujets, n'avait obtenu que celui d'ethnarque :

« Un homme de bonne naissance (Ieschou, fils de Iahvé) s'en alla en un pays lointain, recevoir pour lui la royauté et puis revenir. Et, ayant appelé dix de ses serviteurs (dix de ses disciples), il leur donna dix³ mines, avec ces mots : « Faites-les valoir jusqu'à mon retour. » Or ses concitoyens le haïssaient, si bien qu'ils envoyèrent après lui une députation pour dire : « Nous ne voulons pas que celui-ci « soit notre roi. »

Quand il fut revenu, après avoir reçu la royauté, il fit mander les serviteurs auxquels il avait confié l'argent, afin

1. *Évangile selon Lévi dit Matthia, XXIV.*

2. *Évangile de Lucas, XII.*

3. Toujours le nombre dix. Il est probable que pendant longtemps Ieschou bar-Iossef n'eut que dix apôtres.

de savoir comment chacun en avait trafiqué. Le premier vint, disant : « Seigneur, ta mine en a produit dix autres » (je t'ai recruté dix autres disciples). — « Courage, bon serviteur, dit le maître, puisque tu as été fidèle en peu de chose, tu dois avoir le gouvernement de dix villes. » (Les apôtres étaient destinés à gouverner les tribus d'Israël.)

Le second se présenta disant : « Seigneur ta mine en a produit cinq autres. » — « Alors, toi, lui dit-il aussi, domine sur cinq villes. »

« Un autre se présenta, disant : « Seigneur, voici ta mine que j'ai tenue enveloppée dans un linge, car je t'ai craint parce que tu es un homme rude (c'était en effet le caractère de Ieschou bar-Iossef), réclamant ce que tu n'as point placé, et moissonnant ce que tu n'as pas semé. » — « Je te juge d'après ta bouche, ô mauvais serviteur; tu sais que je suis un homme rude, réclamant ce que je n'ai point placé, et moissonnant ce que je n'ai pas semé. Pourquoi, alors, n'as-tu pas mis mon argent dans une banque, de façon qu'à mon retour je l'aie retrouvé avec usure? »

« Or il dit à ceux qui étaient présents : « Otez-lui la mine et la donnez à celui qui en a dix. » — « Seigneur, lui dirent-ils, il en a déjà dix! » — « Car, je vous l'assure, celui qui a recevra encore; et à celui qui n'a pas, il sera enlevé ce qu'il possède... Amenez en outre ces miens ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et les tuez en ma présence¹ ! »

1. Évangile de Lucas, XIX. D'après Épiphane, l'auteur de l'Évangile des ébionim mettait cette parole dans la bouche de Ieschou bar-Iossef : « Je suis venu pour abolir les sacrifices et, si vous ne cessez de sacrifier, la colère ne se retirera point ! » (Épiphane. *Contre les hérésies.*)

IX

Ieschou bar Iossef et les riches.

Tant que leurs organes leur permettent de couler d'heureux jours, les riches consacrent peu de temps à la religion. Chez eux, l'apparition de la piété coïncide avec la sclérose de l'estomac et des organes génitaux. Alors un grand mépris leur vient pour cette guenille qui ne se prête plus à leurs désirs. Ils aspirent à revêtir une forme nouvelle, à vivre une nouvelle vie et, changeant le cours de leurs spéculations, ils achètent des actions du *Royaume des Cieux*.

Le *Royaume des Cieux* est une valeur très aléatoire. Elle n'est pas admise à la cote. Elle est négociée par le Vatican. Car le Vatican est une maison de banque avec son gouverneur, le camerlingue, et ses régents, les chambriers. Le Vatican a accompli ce prodige d'écouler pendant vingt siècles, parfois à des prix exorbitants, des actions dont il ne produisait pas les titres, qui ne comportaient point de dividendes et dont tous les porteurs étaient à découvert. Par ses courtiers, missionnaires et prédicateurs, il a fait miroiter aux yeux des gogos, je veux dire des goïm, les richesses d'un pays de cocagne, situé en un point mal défini du firmament : jardin immense et délicieux, arrosé par la Fontaine de Jouvence, ombragé par l'Arbre de Vie et entretenu par des séraphins, des chérubins et des puissances, qui sont tous des harpistes distingués. Des peintres à sa solde, des peintres de génie, ont abondamment illustré les prospectus. Le Vatican promet à ses actionnaires de les ressusciter après leur mort, de leur faire pousser des ailes au-dessous des épomides et d'alléger leur corps de telle sorte qu'ils puissent s'asseoir sur les cumulus. Ainsi renouvelés,

ils contempleront la face du dieu des Juifs et, enivrés par des ariettes, des cavatines et des andantes, jouiront d'un repos et d'une félicité éternels.

Vainement les astronomes ont fait savoir que rien ne permettait de soupçonner l'existence du *Royaume des Cieux*. Les actions du Vatican n'en trouvent pas moins preneurs. Que dis-je ? On se les arrache. Comme au temps de François Rabelais, les braves goïm affluent dans l'Île Sonnante, autour du Papegaut et de ses cardingaux. Pie X rend des points à Law¹ et, en longeant la via della Zecca², qui conduit au magnifique musée du Vatican, j'ai songé à la rue Quincampoix.

Les monarchies, dont le christianisme est le plus ferme appui, encouragent, on le conçoit, cette singulière entreprise. Elles construisent les succursales de la banque chrétienne. Elles paient grassement ses employés et ses courtiers.

Le Vatican n'en paraît pas moins à la veille d'une catastrophe. Un à un, dans les pays les plus arriérés, les représentants du peuple se lèvent pour défendre la fortune publique.

Le gouvernement français a déjà mis la main sur un vieux fonds de réserve, qui représentait le travail immense des générations. Qui dira les fatigues, les tristesses et les angoisses que Jacques Bonhomme s'était imposées pour acheter quelque pauvre action du *Royaume des Cieux* ! Puisse le fruit de son labeur et de ses peines échapper aux bandouliers de la politique, aux francs-taupins de la finance, aux carroubleurs de la basoche, à tous les requins embusqués dans les sargasses de la Loi !

Or celui au nom duquel la banque vaticane fut fondée

1. John Law appartient à la catégorie des financiers utopistes. Rien ne permet de le considérer comme un malhonnête homme.

2. Rue de la Monnaie.

était un ennemi des riches, comme les mégalothéomanes de tous les pays et de tous les temps. Les propagandistes par le fait peuvent le revendiquer comme leur modèle et comme leur maître. Il leur appartient. Je le leur abandonne. Nous retrouvons chez lui leur orgueil, leur envie, leur pitié malade, leurs accès de colère, leurs imprécations et leurs violences, comme nous retrouvons chez eux son tempérament mystique :

I. Jacques Clément était dominicain. Il parlait sans cesse d'exterminer les hérétiques. Il voulut tuer Henri III, parce que ce roi était à ses yeux « sans foi, ni religion ». « Une nuit, comme il était en son lit, Dieu lui envoya son ange en vision, lequel, avec une grande lumière, se présenta à ce religieux, et, montrant un glaive nud lui dit ces mots : « Frère Jacques, je suis messager du Tout-Puissant, qui te veut acertiner que, par toy, le tyran de France doit être mis à mort. Pense donc à toy, et te prépare, comme la couronne du martyr t'est aussi préparée »¹.

II. Le nabot Jean Chastel, élève des Jésuites, voulut tuer Henri IV, parce qu'il voyait en ce roi protestant l'ennemi du catholicisme. On trouva sur lui la confession de ses péchés disposés suivant l'ordre du Décalogue.

III. François Ravailac, qui avait été feillant, avait des hallucinations religieuses. Plusieurs jours avant son crime, il vit des hosties s'élever en l'air et venir se placer de chaque côté de son visage. Il voulut tuer Henri IV, parce qu'il voyait en lui l'ennemi de la papauté. Il se croyait l'instrument de Dieu².

III. L'anarchiste Santiago Salvador s'était fait, dès sa jeunesse, remarquer par sa dévotion.

IV. Caserio avait un oncle prêtre et une sœur religieuse.

1. Pierre de l'Estoile. *Journal de Henri III*. La Haye, Vaillant, 1744, t. III, p. 455.

2. Bazin. *Histoire de la Fronde*. Paris, 1611, p. 35.

Celle-ci, en prenant le voile, n'avait fait qu'obéir aux suggestions de l'anarchiste. Lui-même remplissait le rôle de saint Jean, dans les processions. Il voulait se faire prêtre, et rêvait de devenir un apôtre.

V et VI. Les anarchistes Émile Henry et Vaillant avaient des accès d'enthousiasme mystique¹.

Pour ce qui est des mégalothéomanes, leur misoplousie (qu'on me passe le mot) s'explique aisément.

Les riches, non réduits encore par l'involution sénile à l'état de grâce, ont mieux à faire qu'à écouter les énergu-mènes qui prétendent leur dicter leur conduite au nom de la divinité. Occupés à jouir des royaumes de la terre, ils n'ont que faire du Royaume des cieux. Ils envoient allègrement promener les Messies, et les Messies leur en tiennent rigueur :

« Je vois les riches en ce monde, s'écriait longtemps avant le Nazaréen un mystique hindou, les richesses qu'ils ont acquises dans leur folie, ils n'en donnent rien aux autres ! Ils entassent avidement trésor sur trésor, et se laissent entraîner de plus en plus loin à la poursuite du plaisir !... Ni parents, ni amis, ni compagnons ne sauvent le mourant ; ses héritiers lui prennent son bien. Quant à lui, il reçoit le salaire de ses actes² ! »

« Malheur, s'écrie Ieschayahou,
Malheur à ceux qui joignent maison à maison,
champ à champ,
jusqu'à occuper toute la place
et jusqu'à ce qu'ils habitent seuls dans le pays !
Dans mon oreille Iahvé-Çébaoth a mis :
« Je le jure, ces nombreuses maisons seront un désert... »

1. Lombroso. *Les anarchistes*. Paris, Flammarion, 1897.

2. *Majjhima Nikāya*.

« Les gens du commun seront déprimés,
« et les hommes élevés seront abaissés ¹ ! »

« Malheur à vous, riches, s'écrie Hanôk, parce que vous vous confiez dans vos richesses; vous en serez privés, parce que vous ne vous êtes pas souvenus de l'El-Schaddaï aux jours de votre richesse. Vous avez commis le blasphème et l'iniquité; vous êtes mûrs pour le jour de l'effusion du sang, pour le jour des ténèbres et pour le jour du grand jugement ² ! »

« Malheur à vous qui possédez de l'argent et de l'or acquis par l'injustice!.. Comme de l'eau s'écouleront vos illusions, car la richesse ne vous restera pas; mais soudain elle s'envolera loin de vous, parce que c'est par l'injustice que vous l'avez toute acquise, et vous-mêmes serez livrés à une grande malédiction ³ ! »

A l'heure du jugement, « les enfants de la terre comprendront toutes les paroles de ce livre, et ils reconnaîtront que leur richesse ne peut pas les sauver dans la ruine de leur péché ⁴. »

Les anges « secoueront les rois et un esprit de trouble les envahira; et il les renverseront de leurs trônes et (ces rois) s'enfuiront comme des lions de leurs tanières et des hyènes affamées au milieu de leurs troupeaux ⁵ ! »

« Je vis, dit encore le prophète, les anges du châtement s'établir et préparer tous les instruments de Schatan. Et j'interrogeai l'ange de paix qui marchait avec moi : « Ces instruments, pour qui les préparent-ils ? » Et il me dit : « Ces instruments, ils les préparent pour les rois et les puissants de la terre, afin que par eux ils périssent ⁶ ! »

1. Ieschayahou, V.

2. Hanôk, XCIV.

3. Hanôk, XCVII.

4. Hanôk, C.

5. Hanôk, LVI.

6. Hanôk, LXIII.

Ieschou bar-Iossef, lecteur assidu d'ieschayahou et de Hanôk s'écrie à son tour :

« Malheur à vous, riches, car vous emportez votre consolation ! »

Malheur à vous, les rassasiés, car vous aurez faim !

Malheur à vous qui riez maintenant, car vous vous lamenterez et pleurerez¹ ! »

La parabole du festin royal n'est pas moins probante. On lit dans la *Guémarâ de Babylone* que le rabbi Éliéser bèn-Hyrkanos disait :

« Repends-toi un jour avant ta mort. »

— « Est-ce que l'homme sait le jour de sa mort ? » lui demandèrent les disciples.

— « Précisément, parce qu'il ne le sait pas, il doit travailler sans cesse à son amélioration.

« Il en est de même d'un roi qui prépara un festin et invita des hôtes avec ces mots : « Allez, baignez-vous et oignez-vous et lavez vos vêtements, et préparez-vous dignement au repas. » Mais il ne leur fixa pas le temps. Les invités prudents se promenèrent à l'entrée du palais, car ils pensaient : « Peut-il manquer quelque chose à la cour ? » Les insoucians, au contraire, pensaient : « Nous remarquerons bien quand le festin commencera. Ne fait-il pas toutes sortes de préparatifs ? » Chacun retourna donc à ses occupations. Tout à coup le roi voulut ouvrir le festin, et ses serviteurs coururent chercher les invités. Les prudents furent présents avec leurs vêtements de fête. Les légers vinrent avec leurs vêtements de travail. Au sujet des uns, le roi se réjouit. Au sujet des autres, il s'irrita et les renvoya. Il les rappela même pour les condamner à assister

1. *Évangile de Lucas, VI.*

au festin comme spectateurs. Ainsi en sera-t-il dans l'avenir¹. »

Éliéser bèn-Hyrkanos fut le premier des disciples de Iohanan bèn-Zakkaï, contemporain de Ieschou bar-Iossef et des apôtres. Nous retrouvons sa parabole dans la bouche du Fils d'Élohim. Mais elle y a perdu toute sa valeur morale. Elle n'est plus que l'image de son insuccès et le voile de sa rancune :

« Un homme (Iahvé) fit un grand souper (le banquet du Royaume des Cieux) et y convia beaucoup de gens. Il envoya, l'heure du souper venue, son serviteur (Ieschou) dire à ceux qui étaient invités (les Juifs) : « Venez ! car tout est déjà prêt. » Mais ils se mirent tous d'un commun accord à s'excuser. Le premier lui dit : « J'ai acheté un champ, et il me faut nécessairement partir pour l'aller voir. Je te prie, tiens-moi pour excusé. » Un autre dit : « J'ai acheté cinq paire de bœufs, et m'en vais les envoyer ; je te prie, tiens-moi pour excusé. » Un troisième dit : « J'ai pris femme et n'y puis aller. » Ainsi le serviteur s'en retourna et rapporta ces choses à son maître (Iahvé).

Alors, tout courroucé, le maître de la maison ordonna ceci à son serviteur : « Va t'en vite par les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes, les aveugles et les mendiants. »

Le serviteur lui vint dire : « Maître, il a été fait comme tu as commandé, et il y a encore de la place. » — « Va, lui répondit son maître, par les chemins et les haies, presser les gens d'entrer, afin que ma maison soit remplie ; car je vous assure qu'aucun des premiers conviés ne goûtera à mon souper. »

Ainsi les gens qui avaient le moyen d'acheter un champ

1. Guémara de Babylone, Schabbath, folio 153 a.

ou cinq paires de bœufs se refusaient à partager la vie errante du Maschiah de Nazareth.

L'anecdote suivante, prise sur le vif par un témoin oculaire, montre plus clairement encore que la haine de Ieschou bar-Iossef pour les riches n'était que la réaction de son orgueil.

Ayant éprouvé tout à coup une inclination très vive pour un jeune homme rencontré en chemin, il lui fit cette proposition :

« Va vendre tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres et tu acquerras un trésor dans le ciel, puis viens et suis-moi ! »

A ce propos, s'assombrit le visage de l'homme et il s'en alla tout chagrin, car il avait de grands biens. Sur ce, Ieschou, regardant autour de lui, dit à ses disciples :

« Combien difficilement entrent au Royaume d'Élohim ceux qui possèdent des richesses ! »

Et ses disciples s'étonnèrent de ce discours, disant : « Qu'est-ce donc qui peut-être sauvé¹ ? »

Mais Ieschou, reprenant la parole, leur dit :

« Enfants, il est difficile à ceux qui se fient aux richesses de pénétrer dans le Royaume d'Élohim ! Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'un riche entre au Royaume d'Élohim² ! »

Aussi Julianus l'Apostat disait-il plaisamment qu'il fallait confisquer les biens des chrétiens pour leur assurer le Royaume des Cieux.

C'est donc aux *ébionim*, aux pauvres, aux pauvres seulement qu'est annoncée la bonne nouvelle³. Le Fils de

1. Évangile selon Lévi dit Matthia, XIX.

2. Évangile selon Iohanan dit Markos, X.

3. Évangile selon Lévi dit Matthia, XI.